



Caroline Meriaux

Mémoire de Psychanalyse

# La vérité se cache dans le mensonge





# Table des Matières

<b>INTRODUCTION</b>	<b>5</b>
<b>1. Le leurre, la ruse puis le mensonge... Quel est le point de bascule ?</b>	<b>9</b>
1.1. Le leurre et la ruse chez l'être non parlant	9
1.2. Le mensonge est un fait de langage	14
1.2.1. L'inconscient est structuré comme un langage	15
1.2.1.1. La primauté du signifiant	17
1.2.1.2. La vérité voilée	21
1.2.1.3. L'objet <i>a</i> et le signifiant phallique	26
1.2.1.4. Le <i>manque-à-être</i> et le désir...	28
1.2.2. Le « <i>Je</i> » et les « jeux » du langage : pas de mensonge possible sans le langage	31
1.2.2.1. Qui est <i>Je</i> ?	31
1.2.2.2. Les jeux de logique et d'opposition	32
1.2.2.3. Le oui, le non, la négation, la dénégation	34
1.2.3. Le mensonge est « <i>le symbolique inclus dans le réel</i> »	36
<b>Conclusion de la première partie</b>	<b>39</b>
<b>2. Le mensonge comme symptôme</b>	<b>41</b>
2.1. La réalité et le réel	43
2.2. Etude des mensonges d'enfants avec le texte freudien « Deux mensonges d'enfant »	45
2.3. Pseudologia Phantastica	49

<b>2.4. La mythomanie</b>	<b>52</b>
<b>2.5. Les personnalités As-If</b>	<b>53</b>
<b>Conclusion de la deuxième partie</b>	<b>56</b>
<b>3. Les fonctions du mensonge</b>	<b>57</b>
<b>3.1. Le mensonge est une fiction</b>	<b>57</b>
<b>3.2. Le mensonge comme évitement du principe de réalité</b>	<b>60</b>
<b>3.3. Le mensonge comme solution face à l'indicible</b>	<b>61</b>
<b>3.4. L'attrait pour la faute</b>	<b>62</b>
<b>3.5. Le mensonge fait fonction de suppléance chez le psychotique</b>	<b>65</b>
<b>3.6. L'effet du mensonge sur son destinataire</b>	<b>68</b>
<b>Conclusion de troisième partie</b>	<b>71</b>
<b>4. Cas cliniques et analyse différentielle</b>	<b>73</b>
<b>4.1. Analyse d'un mensonge issu d'un cas clinique</b>	<b>73</b>
<b>4.2. Cas de mensonges psychotiques</b>	<b>79</b>
<b>4.3. Illustration par l'analyse du film Frantz de François Ozon</b>	<b>84</b>
<b>CONCLUSION GENERALE</b>	<b>87</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>91</b>

## INTRODUCTION

Le langage est capable de dire aussi bien ce qui existe que ce qui n'existe pas ; il permet aussi bien de décrire un événement qui s'est réellement produit, qu'une situation parfaitement imaginarisée. C'est d'ailleurs ce processus qui est à l'œuvre dans toute création poétique et littéraire : l'auteur, l'écrivain, le poète font surgir grâce aux mots des situations qui n'existent tout d'abord nulle part ailleurs que dans leur esprit.

L'être parlant peut dire ce en quoi il ne croit pas. Autrement dit, le langage permet de dire le vrai tout autant que le faux, d'être sincère ou de mentir. Il existe de nombreuses sortes de mensonges, dont ceux qui, par commodité, pourraient être nommés « fondateurs », c'est à dire des mensonges qui touchent aux événements fondateurs d'une vie : la filiation, la naissance, la mort, les liens de sang... Et, comme l'indiquait Lacan en 1953 : « *nous savons quel ravage allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à en soutenir le mensonge* »<sup>1</sup>. D'ailleurs, Lacan interrogeait dans son séminaire, *Les psychoses* par quelle voie la dimension de la vérité entre de façon vivante dans la vie, dans l'économie de l'homme. En effet, l'enfant venant au monde naît dans un bain de langage, et très rapidement, de ce fait, dans un bain de mensonges. Aux questionnements incessants de l'enfant embarrassant les adultes interrogés, par exemple, il leur est répondu que les enfants naissent dans les choux. Ce qui fera dire à Freud, dans « *Deux mensonges d'enfants* »<sup>2</sup>, que les enfants mentent en imitant leurs parents. Le mensonge prend alors la place d'une vérité trop difficile à avouer et devient l'expression d'un indicible.

Le mensonge apparaît donc à la fois comme une solution et comme une impasse :

Le menteur se raccroche tant bien que mal au sens commun pour justifier son mensonge, et tenter de se dégager de sa culpabilité : « Il vaut mieux que je cache la vérité, ce serait trop difficile à entendre ». Mais difficile à entendre pour qui ? Car dire la vérité amène à se l'entendre dire, et à la reconnaître comme telle. Le menteur se met à la place du trompé et transforme ce qui lui est impossible à dire en un impossible à entendre pour l'autre. Mais ce qu'il ne dit pas est surtout impossible à entendre pour lui. Tant que la vérité n'est pas énoncée, tant qu'elle n'est pas dite, il subsiste un flou, un doute. Le mensonge a ainsi pour

<sup>1</sup>J. LACAN, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* (1953),

<sup>2</sup>S. FREUD, « *Deux mensonges d'enfants* », In *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p183-187

fonction de créer pour le menteur un espace de liberté dans lequel il peut agir. En exerçant la faculté de ne pas dire ce qui est, il se dote d'un certain pouvoir. En créant par sa parole qui déforme la réalité ou par son silence, il crée un monde plus acceptable, plus en accord avec ce qu'il lui est possible de supporter, lui. Le mensonge se révèle être une solution devant une vérité impossible à dire, en ce qu'elle renvoie pour le menteur à des faits ou des actes qui lui sont insupportables. Le fait remplace ce qui ne peut être dit ; car « dire » aurait un effet de vérité.

Mais paradoxalement, le mensonge fait aussi figure d'impasse en ce sens qu'il est impossible de revenir en arrière. Tout en s'offrant un espace de liberté, de création, d'invention, le menteur s'enferme dans une histoire dont il ne pourra jamais plus sortir. Il reste à jamais lié à ce mensonge qui demande d'inventer sans cesse, pour tenir sa cohérence.

Lacan dira à ce propos : « *il faut avoir une bonne mémoire quand on a menti.* »<sup>3</sup>

Le mensonge est une im-passe au sens le plus littéral en ce qu'il ne peut jamais être dé-passé.

Sans reprendre toute la théorie structurale qui fonde conceptuellement la distinction entre les structures psychiques, il convient de se demander si le mensonge tient la même fonction chez un sujet psychotique et un sujet névrosé. La création du mensonge se forme-t-il de la même manière ? Peut-on comparer les mensonges hystériques, les mensonges des sujets atteints de *Pseudologia Phantastica*, les mensonges permanents des mythomanes ou autres personnalités psychosées ?

Le mémoire proposé centrera sa problématique autour des questions suivantes : Quelle fonction tient le mensonge (ou l'acte de mentir) ? Sur quelle vérité subjective les mensonges (et impostures) lèvent-ils le voile ? Recherche et réflexions seront menées sur les questions du désir, du fantasme et de ce que le mensonge peut faire lien social.

Pour cerner au plus près ces questions, il conviendra de rappeler comment la prise de l'être dans le langage entraîne l'avènement du sujet, un sujet dénaturé, désadapté et qui, au travers du langage, devra se trouver des solutions pour tenir dans le monde. Le mensonge, comme l'une de ces solutions, en tant que symptôme du sujet parlant, méritera alors d'être étudié via l'analyse des mensonges d'enfants dans *Deux mensonges d'enfants* puis l'étude des différentes formes du mensonge pathologique.

---

<sup>3</sup>J. LACAN, Séminaire I Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p400

Ce cheminement, pas à pas, aura pour dessein de mettre en lumière les fonctions du mensonge et ce, afin de s'approcher au plus près de la vérité du sujet, en regard de sa structure psychique. En guise d'étai, ce mémoire s'appuiera sur des cas cliniques ainsi que sur l'analyse du film « *Frantz* » (2016) de François Ozon, lequel, à travers le personnage d'Anna, illustre fort bien le paradoxe dans lequel se met le menteur : Alors qu'elle ne peut supporter l'idée d'avoir rencontré et aimé l'assassin de son fiancé, elle fabrique un mensonge à l'attention des parents de son fiancé défunt, leur cachant la vérité sur les circonstances de la mort de leur fils. Il lui est impossible de leur dire la vérité, et ce mensonge lui permet de continuer de vivre. C'est la solution qu'elle se fabrique, mais qui a pour conséquence de l'enfermer dans une vie basée sur ce mensonge, et qui la conditionnera toujours désormais, une vie en impasse.



## 1. Le leurre, la ruse puis le mensonge... Quel est le point de bascule ?

Chez l'animal, ce qui domine, c'est son adaptation parfaite à son milieu, il est dans un rapport direct à son monde, parfaitement emboîté pourrait-on dire. Ce qui caractérise la vie animale, c'est qu'une fois les besoins assouvis, qu'il s'agisse de la soif, de la faim ou de l'accouplement, la satisfaction est atteinte.

Les choses se présentent autrement pour l'homme. L'homme est inadapté au monde et cette inadaptation est produite par sa condition d'homme. Autrement dit, l'homme, du fait qu'il est homme, n'a jamais vécu en harmonie avec la nature, et cette inadaptation est consécutive d'une fonction particulière qui le caractérise : la fonction de la parole ; sans elle, l'homme serait comme les animaux, dans un rapport immédiat à l'environnement, en harmonie avec lui, adapté à son milieu. Ses conduites seraient organisées par le savoir instinctuel, il n'aurait pas de scrupules moraux, ni de culpabilité. Pas non plus de question sur son être, sur sa condition (d'homme ou de femme), ni d'embarras sur son désir puisque le manque se réduirait aux besoins élémentaires.

### 1.1. Le leurre et la ruse chez l'être non parlant :

L'animal baigne dans un monde de signes, le signe, c'est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, un son, une odeur, une couleur, une forme ; non sujet à l'interprétation. Dans sa leçon du 31 mars 54 dans le séminaire « *Les écrits techniques de Freud* », Lacan souligne en particulier, combien le comportement sexuel est, chez l'animal, dominé par l'imaginaire du signe : « *Qu'est-ce que, dans le fonctionnement instinctuel, le développement nous montre ? C'est l'extrême importance de ce qu'on peut appeler l'image* »<sup>4</sup>, il illustre cela avec la parade amoureuse de l'épinoche, évoquant alors : « *le caractère clos de ce monde à deux* »<sup>5</sup>, organisé par la prévalence imaginaire qui va déclencher un stimulus particulier ; il souligne alors le fait pas assez pris en compte que « *seul le partenaire de la même espèce (...) peut déclencher cette forme spéciale qui s'appelle le comportement sexuel* », impliquant la présence d'une gestalt, d'une forme préinscrite dans l'animal. En effet, l'animal est capable, de par la captation imaginaire, d'identifier ceux qui relèvent de ses semblables de ceux qui

<sup>4</sup>J. LACAN, Séminaire I Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p 217

<sup>5</sup>Ibidem, p 218

n'en relèvent pas et saura, instinctivement, adapter son comportement face à son adversaire. Instinctivement, car le mot « instinct » ne pourra s'utiliser que pour l'animal. A ce propos, Lacan a dit que « *l'instinct parmi les modes de connaissance que la nature exige du vivant pour qu'il satisfasse ses besoins, se définit comme cette connaissance qu'on admire de ne pouvoir lui prêter un savoir* »<sup>6</sup>. A cet ordre instinctuel dominé par l'imaginaire donc, Lacan opposera dans cette même leçon les manifestations de la fonction sexuelle humaine qui, souligne-t-il, « *se caractérisent par un désordre éminent* »<sup>7</sup>

C'est toujours par le registre imaginaire que le vivant non parlant peut ruser ou leurrer ; cela consiste à « faire croire » à l'autre quelque chose sur soi-même qui est faux : l'animal qui fait le mort pour mieux saisir sa proie, celui qui prend la couleur ou la forme de l'environnement pour faire comme s'il n'était pas là...

L'animal qui ruse ou qui leurre le fait donc par instinct ; ces tromperies ne se font pas sur la base d'une capacité à se représenter le monde mental<sup>8</sup> de celui qu'il veut abuser, l'animal, dira Lacan est incapable par exemple de « *feindre de feindre* » car en effet, cela nécessiterait d'anticiper les pensées de l'autre donc d'être dans le registre symbolique. Dans son séminaire X – *L'angoisse*, Lacan reprend la démonstration :

*« L'animal, vous dis-je, efface ses traces et fait de fausses traces. Fait-il pour autant des signifiants ? Il y a une chose que l'animal ne fait pas – il ne fait pas des traces fausses, c'est à dire des traces telles qu'on les croira fausses alors que ce sont les traces de son vrai passage. Faire des traces faussement fausses est un comportement, je ne dirai pas essentiellement humain, mais essentiellement signifiant. C'est là qu'est la limite. C'est là que se présente un sujet. Quand une trace a été faite pour qu'on la prenne pour une fausse trace, là nous savons qu'il y a un sujet parlant, là nous savons qu'il y a un sujet comme cause. »*<sup>9</sup>

De la même manière, le bébé qui ne parle pas ne ment pas. Il peut user de ruse, en mimant par exemple l'adulte qui en a la garde ou encore en tentant de se cacher, mais la ruse n'est pas du mensonge. Chez le bébé comme chez l'animal, ce type de « tromperie » est en lien avec le registre imaginaire. Qu'est ce à dire ?

<sup>6</sup>J. LACAN, *Les Ecrits « subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien »* (1960), p 803

<sup>7</sup>J. LACAN, *Séminaire I Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, 1975, p 219

<sup>8</sup>Il serait plus exact de parler de « *monde des significations* » comme Lacan l'a suggéré dans le *séminaire V – Les formations de l'inconscient : « ce que l'on appelle improprement le monde mental, et qui est le monde des significations »*, Paris, Seuil, 1998, p 77

<sup>9</sup>J. LACAN, *Séminaire X – L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, p 98-99

Le très jeune enfant, ayant été confronté à l'expérience du miroir, est lui aussi dans un rapport imaginaire à l'autre. C'est ce rapport imaginaire qui est le déclencheur des processus d'identification à l'autre, c'est à dire « *une transformation produite chez le sujet, quand il assume une image* »<sup>10</sup>. Cette transformation consiste essentiellement à « *établir une relation de l'organisme avec la réalité* »<sup>11</sup>, identifications successives qui permettront le renforcement du moi. Le moi est constitué des identifications successives comme les couches d'un oignon : « *Le moi, c'est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler, et on trouverait les identifications successives qui l'ont constitué* »<sup>12</sup>

Cette captation imaginaire est également à l'origine des phénomènes de transitivisme, que Lacan décrit comme étant « *le miroir instable entre l'enfant et son semblable* »<sup>13</sup>.

C'est à partir du reflet dans le miroir et de l'identification à ce reflet que Wallon<sup>14</sup> a pu mettre en évidence le phénomène de **transitivisme** chez l'enfant : un enfant voyant un de ses congénères tomber pleure avec lui ou l'enfant qui bat dit être battu. C'est parce que la première identification du sujet a lieu à partir de sa propre image que se produit ce phénomène (l'enfant qui tape son image dans le miroir a l'illusion que son image est battue par exemple). Et c'est parce qu'il s'est identifié à sa propre image que, par la suite, l'enfant sera captif de l'image de l'autre.

En outre, le transitivisme infantile est également le fruit d'un transitivisme maternel : le transitivisme maternel est ce qui va donner une certaine consistance aux éprouvés encore obscurs du petit qui arrive au monde, instaurant une certaine osmose, la mère transitive en fonction de ses éprouvés à elle, ainsi « *tu as chaud, tu as faim, tu as froid* », elle transitive d'abord sur les besoins vitaux essentiels à la survie du corps prématuré qui vient au monde et, ce faisant, elle affecte le corps d'éprouvés à partir de ses éprouvés à elle. Elle tisse une trame d'affects qui vont lui permettre de se repérer quant à ce désordre des premiers temps qui sont des temps de détresse originaire où la vie peut encore et déjà mourir à elle-même.

Face à l'infans sans parole, la mère méconnaît l'éprouvé réel de l'enfant, elle ne peut alors que l'interpréter et, le plus souvent, il y a un écart qui s'inscrit entre le besoin et la manière dont répond la mère, mais c'est parce qu'elle imaginarise ses éprouvés en fonction de

---

<sup>10</sup>J. LACAN, *Le stade du miroir*, In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966

<sup>11</sup>Ibidem

<sup>12</sup>J. LACAN, *Séminaire I Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, p 268

<sup>13</sup>Ibidem, p 265

<sup>14</sup>H. WALLON, *Les origines du caractère de l'enfant* (1949), Paris, PUF Quadrige, 1993

son corps à elle, qu'elle donne peu à peu consistance à l'informe du corps, le faisant corps pulsionnel.

C'est par ce discours qu'elle prête son corps au corps encore désaccordé de l'infans et que, peu à peu, le corps réel encore désorganisé s'ordonne dans les registres de l'Imaginaire et du Symbolique, puisque, par ses signifiants, la mère inscrit un dire sur le corps de l'enfant, elle l'inscrit dans un corps de langage qui vient border le corps réel et lui donner une consistance imaginaire. Ainsi, quand l'enfant tombe ou se cogne et que la mère dit « aïe », elle lui suppose une douleur, un affect qui, de ce « aïe », pourra résonner en « fais attention à ton corps, prends soin de toi ».

Lacan place dans ce phénomène le premier point de bascule entre le registre imaginaire et le registre symbolique : « *Le moment où disparaît le stade du miroir présente une analogie avec ce moment de bascule qui se produit à certains moments du développement psychique. Nous pouvons le constater dans ces phénomènes de transitivity où on voit s'équivaloir pour l'enfant son action et celle de l'autre (...). Comment expliquer ces phénomènes ? Il est un moment où c'est par la médiation de l'image de l'autre que se produit chez l'enfant l'assomption jubilatoire d'une maîtrise qu'il n'a pas encore obtenue. Or, cette maîtrise, le sujet se montre tout à fait capable de l'assumer à l'intérieur. **Bascule.*** »<sup>15</sup>

Pour reprendre ce point de bascule autrement, il convient de repartir du « ça parle » de Jacques Lacan (« *Nous voyons vraiment se produire devant nous le ça parle.* »<sup>16</sup>) : En effet, à l'origine, le sujet ne parle pas mais il est parlé. Puisqu'il est parlé mais qu'il ne parle pas encore (le « Je » n'existe pas encore en tant que tel), il ne s'appréhende pas. C'est ainsi que le langage joue le rôle de tiercité, « ça parle » c'est l'autre qui parle, c'est la troisième personne du singulier. Donc dans cette altérité radicale que représente le monde de la parole, c'est à dire le grand Autre, « on » va s'adresser à lui et le désigner, lui le sujet, en utilisant la deuxième personne du singulier « Tu », donc le « ça me parle » devient pour le sujet un « tu me parles ». Et donc à force de répétition, puisqu'il va répéter ce que dit sa mère, l'enfant va apprendre à parler en parlant. Ainsi, quand la mère ou le père lui parle, et qu'il lui dit « Tu », l'enfant va apprendre à répondre « Je ». C'est au moment où l'enfant saura dire « Je » qu'alors se produit

---

<sup>15</sup>J. LACAN, Séminaire I *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, p 265

<sup>16</sup>J. LACAN, Séminaire VI – *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, leçon du 4 mai 1960

le point de bascule. D'un être habité par le langage il devient un être qui habite le langage, le *parlêtre*. Cette tiercité du langage est la tiercité par laquelle advient le Nom-Du-Père.

Le « Tu » est toujours déjà intégré à l'Autre, il est une partie constituante de l'Autre. C'est ainsi que l'Autre, d'une certaine manière, envoie toujours un message qui est de l'ordre du « Tu » c'est à dire que le « Tu » est le signifiant de l'Autre :

*« Quoiqu'il en soit, on distingue avec soin de ces premiers verbes ceux qui se définissent par une relation ternaire je te donne quelque chose. Ça peut aller de la nasarde au bibelot, mais enfin là il y a trois termes. Vous avez pu remarquer que j'ai toujours employé le je te comme élément de la relation. C'est déjà vous entraîner dans le sens qui est bien celui où je vous conduis, puisque là, vous le voyez, il y a du je te demande de me refuser ce que je t'offre. Ça va pas de soi, parce qu'on peut dire l'homme donne au chien une petite caresse sur le front. Cette distinction de la relation ternaire avec la relation binaire est tout à fait essentielle. Elle est essentielle en ceci, c'est que quand on vous schématise la fonction de la parole, on vous parle, petit d, grand D, du destinataire et du destinataire. A quoi on ajoute la relation que, dans le schéma courant, on identifie au message et certes on souligne que le destinataire doit posséder le code pour que ça marche. S'il le possède pas, il aura à le conquérir, il aura à le déchiffrer. Est-ce que cette façon d'écrire est satisfaisante? Je prétends que la relation, s'il y en a une (...) qui se passe par la parole, implique que soit inscrite la fonction ternaire, à savoir que le message soit distingué là et qu'il n'en reste pas moins que, y ayant un destinataire, un destinataire et un message, ce qui s'énonce dans un verbe est distinct, c'est à savoir que le fait qu'il s'agisse d'une demande, d qui est là mérite d'être isolé. Pour grouper les trois éléments, c'est justement en ça que c'est évident, et seulement évident quand j'emploie je et te, quand j'emploie tu et me. C'est que ce je et ce te, ce tu, ce me, ils sont précisément spécifiés de l'énoncé de la parole. Il ne peut y avoir ici aucune espèce d'ambiguïté. »<sup>17</sup> . C'est ainsi que Chacun ne fait que recevoir de l'Autre son propre message sous sa forme inversée.*

C'est au moment où cette imprégnation symbolique a lieu que la bascule se produit :

*« C'est la seule différence véritablement fondamentale entre la psychologie humaine et la psychologie animale : l'homme se sait comme corps, alors qu'il n'y a après tout aucune raison qu'il se sache puisqu'il est dedans, c'est ce qui fait sa différence avec le comportement animal.*

*L'animal est dedans, et nous n'avons aucune raison de penser qu'il se représente. L'homme se représente.*

*Et dans cette bascule où il s'est appris comme corps, comme forme vide du corps, l'échange s'est fait en ceci que tout ce qui était alors en lui, à l'état de pur désir; de ce désir d'ailleurs inconstitué et*

---

<sup>17</sup>J. LACAN, *Séminaire XIX – Ou pire...* (1971-1972), leçon du 9 février 1972

*confus dont on parlait à l'origine, qui est celui qui s'exprime dans le vagissement de l'enfant, ce désir, c'est inversé dans l'autre, qu'il apprendra à le reconnaître. Je dis « apprendra », car il n'a pas encore appris, tant que nous n'avons pas parlé de quelque chose d'autre, à savoir de la communication. Jusque-là, le désir qui est dans une espèce de moment d'antériorité, non pas chronologique, mais logique, (...) car c'est grâce à cela que nous pouvons distinguer ces plans différents du symbolique, de l'imaginaire et du réel, sans lesquels il n'y a pas moyen de s'avancer dans l'expérience analytique, sauf sous des formes verbales qui confinent à la mystique. »<sup>18</sup>*

Et en effet, il est évident que dans le cas d'un mensonge construit et durable dans le temps, le menteur est obligé de se faire une représentation de ce que pense l'autre et de quelle façon lui faire croire que ce qu'il dit est vrai. Le mensonge peut aller jusqu'à dire le vrai pour que l'autre, sachant que j'ai tout intérêt à lui mentir, pense que je lui mens. Il y a donc eu bascule sur le registre symbolique.

Pour Lacan, le passage par la « *vérité menteuse* » n'est pas seulement un passage nécessaire mais un moment logique qui montre l'importance de la présence d'un Autre comme témoin de la vérité dans l'ordre symbolique : « *Il est clair que la parole ne commence qu'avec le passage de la feinte à l'ordre signifiant, et que le signifiant exige un autre lieu, le lieu de l'Autre, l'Autre témoin, Autre qu'aucun des partenaires, pour que la parole qu'il supporte puisse mentir, c'est-à-dire se poser comme Vérité.* »<sup>19</sup>

Le mensonge est donc une affaire de sujets parlants...

## **1.2. Le mensonge est un fait de langage :**

L'homme est dénaturé par cette fonction du langage. Pour autant, le langage n'est pas, chez lui, qu'un simple outil au service de la communication, il est radicalement ce qui le constitue, ce qui l'habite ; c'est la raison pour laquelle Lacan a défini l'humain par le néologisme de *parlêtre*. A titre d'exemple, l'effet placebo ne fait qu'illustrer l'influence du langage et de la voix sur le corps : c'est la parole de l'expérimentateur sur un comprimé ne comportant aucune substance active qui va produire sur le cobaye humain du soulagement. Finalement, une définition de l'espèce humaine pourrait être celle qu'a donné Olivier Coron

<sup>18</sup>J. LACAN, Séminaire I *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, pp 265-266

<sup>19</sup> J. LACAN (1962), « *Subversion et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 807.

lors d'une conférence de l'ALI en octobre 2018 : « *un organisme animal totalement parasité par le langage* ».

### 1.2.1. L'inconscient est structuré comme un langage :

L'inconscient a une structure qui génère une dynamique et donc une logique qui lui est propre. Comme dans le langage, se trouve un système de signifiants et de signifiés. Il convient cependant de faire quelques distinctions : le signifiant linguistique est un mot désignant un signifié. Le signifiant psychanalytique est une trace dans l'inconscient. Cela peut être une odeur, une image, une cicatrice qui va renvoyer à un signifié. Ce signifié est le fait décrit dans le souvenir.

De même que le langage, l'inconscient utilise les rapports métonymiques et métaphoriques, qui relèvent de la « *condensation* » et du « *déplacement* » mis en exergue par Freud dans *L'interprétation des rêves* (1900), mais avant d'en expliquer la structure, il convient d'en comprendre l'origine :

Comment l'enfant entre-t-il dans le langage ?

Avant de parler, l'enfant a un babil, il produit des *lalations*. Les babillages enfantins ne sont encore que des S1, ils ne s'opposent pas entre eux, l'enfant ne parle donc pas encore. Mais ces *lalations* sont des phonèmes, pris sur la voix de l'Autre marquant la première intégration de la présence de l'Autre. A propos du passage des *lalations* à ce que Lacan nomme *lalangue*, il dira :

« Pour vous la langue... – que j'écris en un seul mot : je fais *lalangue*, parce que ça veut dire *lalala*, la *lallation*, à savoir que c'est un fait que très tôt l'être humain fait des lallations, comme ça, il n'y a qu'à voir un bébé, l'entendre, et que peu à peu il y a une personne, la mère, qui est exactement la même chose que *lalangue*, à part que c'est quelqu'un d'incarné, qui lui transmet *lalangue*... »<sup>20</sup>

*Lalangue* fait donc pendant à la langue (en deux mots) définie par Saussure comme « *la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la*

---

<sup>20</sup>J. LACAN, Intervention à Milan, à l'*Alla scuola freudiana*, le 1er juin 1974

*communauté* »<sup>21</sup>. *Lalangue*, elle, ne fait pas lien social, elle est propre à chacun, et reçue, comme l'explique la citation de Lacan ci-dessus, au temps de l'infans. À ce moment-là, le petit d'homme ne sait rien... jusqu'au moment où il prendra la parole, témoin que l'inconscient a pris corps. Cette bascule sur le registre du langage, Lacan la décrit une nouvelle fois en ces termes :

« Car vous n'avez qu'à observer un animal domestique pour voir qu'un être dépourvu de langage est tout à fait capable de vous adresser *des appels*. Et jusqu'à un certain point, *des appels* dirigés vers - toutes sortes de gestes pour attirer votre attention - vers quelque chose qui, justement, à un certain point lui manque. *L'appel* dont il s'agit, *l'appel* humain, est *un appel auquel est réservé un développement possible*, ultérieur, plus riche, parce que justement, il se produit à l'intérieur d'un être *qui a déjà acquis le niveau du langage*. C'est un phénomène qui dépasse le langage, mais qui prend sa valeur comme articulation, comme deuxième temps, si vous voulez, par rapport au langage. »<sup>22</sup>

Si Lacan maintient que l'inconscient est structuré comme un langage, celui-ci est à entendre désormais comme *lalangue* qu'il habite. L'infans ne reçoit pas que son corps vidé de jouissance, il reçoit *lalangue*, dont il est à supposer qu'elle convoque des restes de jouissance non traités. Si Lacan avance que « *le langage, sans doute est fait de lalangue [...] une élucubration de savoir sur lalangue* »<sup>23</sup>, il soutiendra plus fermement : « *Mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec lalangue. Et ce qu'on sait faire avec lalangue dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage.* »<sup>24</sup>. Cela veut dire que *lalangue* est un savoir qui déborde le sujet, qui est hors sujet, car il échappe aux sens, et à la chaîne signifiante. Alors, comment attraper ce qui est inarticulable, inarticulé et qui échappe à l'être parlant ? Lacan soutient que *lalangue* se manifeste par des affects, qu'il dira énigmatiques. Les effets de *lalangue* seraient palpables par ces affects.

Pour faire un pas de plus, il peut être précisé que *lalangue* est maternelle, dans le sens de ce qui s'est entendu dans la toute petite enfance. D'ailleurs, le nourrisson réagit à la parole de l'Autre.

*Lalangue* maternelle s'accompagne des soins du corps. Ainsi, *lalangue* est parlée avec les bébés dans un grand plaisir réciproque, portées par la voix surtout, mais aussi le regard, le

<sup>21</sup>F. DE SAUSSURE, Cours de linguistique générale (1906-1911), Paris, Payot, 1975, p. 31

<sup>22</sup>J. LACAN, Séminaire I *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, p135

<sup>23</sup>J. LACAN, Le Séminaire XX - Encore !, leçon du 26 juin 1973, Staferla

<sup>24</sup>Ibidem

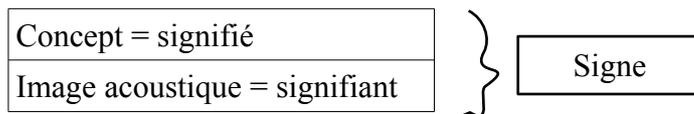
toucher, la gestuelle de la mère – du père, de l’entourage – dans des sollicitations, des jeux, des rythmes posturaux langagiers, où les vocalisations du bébé anticipent, répondent, provoquent les interventions de la mère et de l’entourage : échanges de langage qui se relancent, se répondent, soutenus par un désir réciproque de se voir, s’entendre, se rencontrer dans une jouissance certaine. Discours privés qui ne sont pas des langues obéissant à des lois ou à la syntaxe, mais discours faits de répétitions, de syllabes, de phonèmes, d’onomatopées, de chansons, de comptines rythmées vibrant au plus près des expériences du corps, des inscriptions érotiques, jeux où le bébé va s’offrir à la jouissance de l’autre pour se faire reconnaître. Ce qui n’est pas passé au sens passe en sensation de corps, dans la façon de toucher son bébé. *Lalangue* se noue par conséquent au corps de façon mystérieuse. Du son et du corps s’entremêlent avant de donner naissance au parlant qui articulera, pensera et ressentira des affects. Pour autant, le symbolique s’inscrit tout de suite dans ce qui devient, pour l’enfant, sa place de sujet.

C'est donc la rencontre du vivant et du langage qui donne le sujet de l'inconscient. Ainsi, le langage et la parole sont, d'une certaine manière, les outils qui à la fois obligent et permettent au sujet de régler son rapport au monde. Pour autant, comme le soulignera Lacan, le sujet n'est jamais que représenté au champ du langage. Le réel de son être excède et échappe à l'ordre symbolique et imaginaire. L'inconscient est donc un savoir structurellement troué et le lieu du refoulements des signifiants.

Ainsi, si Freud avait d'ores et déjà démontré que l'inconscient avait une réalité sexuelle, Lacan lui en a donné sa structure : langagière. Il convient, à présent, de comprendre comment cela s'articule.

### **1.2.1.1. La primauté du signifiant**

En sciences humaines, la première discipline à avoir envisagé cette notion de structure est la linguistique. C'est Ferdinand de Saussure qui, dans son *Cours de linguistique générale* (1910), a déployé cette position. De Saussure y explique que la langue est constituée d'éléments qui se combinent entre eux. Ces éléments sont les plus petites unités du langage ; il parlera de signes linguistiques :



Sur ce schéma, le signifié est le concept c'est à dire la représentation du mot et le signifiant, l'image acoustique de l'objet. L'ensemble constitue le signe.

Or, dans le langage, il est fréquent d'avoir la même image acoustique (le signifiant) associée à des concepts différents :

Par exemple : Je l'apprends / Je la prends.

Ainsi, De Saussure dit donc que le signe dépend du contexte.

Le signe linguistique prend valeur de lois du langage. Ces lois sont les mêmes pour toutes les langues et fonctionnent inconsciemment selon une logique d'opposition : opposition entre les sons et les mots ; c'est parce que les mots n'ont pas les mêmes sons que le sujet va les différencier, et c'est pour autant qu'au niveau du sens ils vont s'opposer que le sujet va pouvoir leur donner une signification.

De fait, le langage étant fait d'opposition, c'est toujours sous-entendu ; autrement dit, dans le langage, un mot s'opposant à un autre, il n'est pas nécessaire de « tout dire » pour être compris. Le langage est un système structural.

Enfin, pour mieux appréhender le fonctionnement de l'inconscient, il apparaît opportun d'aborder le langage en tant qu'association de mots ainsi que dans sa synchronie (simultanéité) et sa diachronie (déroulement linéaire dans le temps). Ainsi, chaque mot fait dériver le sujet sur d'autres mots, ce qui constitue des rapports associatifs.

Même si les lois de l'inconscient ne répondent pas exactement à la structure du langage linguistique, il n'en demeure pas moins que l'image acoustique, le signifiant, fait trace dans l'inconscient et conditionnera certains choix du sujet. Mais ce signifiant agit, dans l'inconscient, séparément de sa signification et à l'insu du sujet.

Par exemple : un étudiant en Sciences de la Vie vit une histoire d'amour avec sa bonne amie. Il dessine un cœur sur l'écorce d'un arbre pour preuve de son amour. Quelques semaines plus tard, le malheureux subit une rupture. Il vit cela comme une épreuve douloureuse. Quelque

temps plus tard, en cours de botanique, il suit un cours sur les arbres. La nuit suivante, il rêve d'un arbre brisé (condensation de l'arbre sur lequel il a dessiné un cœur et son cœur qui a été brisé par la rupture).

Quelques années plus tard, il emménage dans une maison. De cette maison, il existe deux chemins possibles pour se rendre à son travail ; un chemin bordé par des buissons et un cours d'eau, et un chemin bordé par des arbres. Inconsciemment, il choisira le premier chemin (buisson et cours d'eau) car le signifiant « arbre » a laissé une trace qui lui reste pénible. Ceci est lié au fait que, chez l'être parlant, il y ait une « mémoire » appelée « traces mnésiques » : l'inconscient est « *dépôt, alluvion des signifiants* »<sup>25</sup>.

Ainsi, le signifiant, d'élément acoustique indissociable du signifié (comme l'avait défini Saussure) devient élément du langage « *à caractère matériel* »<sup>26</sup> ou encore « *lettre* », c'est à dire : « *ce support matériel que le discours concret emprunte au langage* »<sup>27</sup>

Autrement dit, dans l'inconscient, le signe comprend ceci :

- le Signifiant, qui est du domaine du symbolique. C'est la trace porteuse de sens.
- le Signifié, qui est du domaine de l'imaginaire. C'est ce à quoi la trace renvoie (agressivité envers..., amour pour...).
- Le Référent qui est du domaine du réel. C'est ce qui s'est passé (dans les faits).

Un autre exemple peut être cité pour illustrer ces trois constituants : après une chute de vélo, il y a formation d'une cicatrice. La « cicatrice/Signifiant » est une trace, au sens propre du terme, porteuse de sens au niveau symbolique. Le Signifié sera ce qui reste dans l'imaginaire, par exemple l'agressivité envers un camarade trop brutal et responsable de la chute. Le Référent est ce qui est l'événement, c'est à dire la chute de vélo.

---

<sup>25</sup>J. LACAN, « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* », In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p172

<sup>26</sup>J. LACAN, *Séminaire III – Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p65

<sup>27</sup>J. LACAN, *Ecrits*, Paris, Le seuil, 1966, p495

Le souvenir peut être refoulé et le signifiant ne plus faire lien avec un signifié particulier mais : « *Plus il ne signifie rien, plus le signifiant est indestructible* »<sup>28</sup>

Il y a donc indépendance du signifiant et du signifié pour Lacan.

Pour autant, ce que Lacan appelle le « *point de capiton* », effet du *Nom-du-Père*<sup>29</sup>, replace le signifié en lien avec le signifiant.

Le lieu d'opération du langage, le Grand Autre, fait advenir le sujet grâce au jeu de la chaîne signifiante, S1, S2...Sn, présente dans l'inconscient. La formule souvent répétée et servant de définition devient : « *le signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant.* ». C'est la fonction du signifiant qui prend le dessus et l'accent est mis sur le support des signifiants entre eux.

Cet extrait de « *Ecrits – Propos sur la causalité psychique* » (1946) illustre les explications ci-dessus et introduit parfaitement le sujet de ce mémoire en mettant au même plan le langage et le mensonge :

« *Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité*

– *soit qu'il la trahisse en tant qu'il est expression – de son hérédité organique dans la phonologie du flatus vocis, – des « passions du corps » au sens cartésien, c'est-à-dire de son âme, dans la modulation passionnelle, – de la culture et de l'histoire qui font son humanité, dans le système sémantique qui l'a formé enfant,*

– *soit qu'il manifeste cette vérité comme intention, en l'ouvrant éternellement sur la question de savoir comment ce qui exprime le mensonge de sa particularité peut arriver à formuler l'universel de sa vérité.*

*Question où s'inscrit toute l'histoire de la philosophie, des apories platoniciennes de l'essence aux abîmes pascaliens de l'existence – jusqu'à l'ambiguïté radicale qu'y indique Heidegger pour autant*

---

<sup>28</sup>J. LACAN, *Séminaire III – Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p210

<sup>29</sup>Le *Nom-du-Père* est un signifiant qui s'inscrit dans la subjectivité de l'enfant. Cette inscription est à mettre en lien avec la castration symbolique. Classiquement, elle s'effectue lors du bouleversement subjectif que chaque sujet a à traverser : la crise oedipienne - passage à l'acceptation de la perte de la toute jouissance.

*que vérité signifie révélation.*

*Le mot n'est pas signe, mais nœud de signification. Et que je dise le mot « rideau » par exemple, ce n'est pas seulement par convention désigner l'usage d'un objet que peuvent diversifier de mille manières les intentions sous lesquelles il est perçu par l'ouvrier, par le marchand, par le peintre ou par le psychologue gestaltiste, comme travail, valeur d'échange, physionomie colorée ou structure spatiale. C'est par métaphore un rideau d'arbres; par calembour les rides et les ris de l'eau, et mon ami Leiris dominant mieux que moi ces jeux glossolaliques. C'est par décret la limite de mon domaine ou par occasion l'écran de ma méditation dans la chambre que je partage. C'est par miracle l'espace ouvert sur l'infini, l'inconnu sur le seuil ou le départ dans le matin du solitaire. C'est par hantise le mouvement où se trahit la présence d'Agrippine au Conseil de l'Empire ou le regard de Mme de Chasteller sur le passage de Lucien Leuwen. C'est par méprise Polonius que je frappe*

*« Un rat! un rat! un gros rat! ». C'est par interjection, à l'entracte du drame, le cri de mon impatience ou le mot de ma lassitude. Rideau! C'est une image enfin du sens en tant que sens, qui pour se découvrir doit être dévoilé. »<sup>30</sup>*

La parole humaine relève du signifiant, qui lui n'a aucun rapport avec l'objet, puisque ce qui le caractérise c'est qu'il ne vaut que par rapport, non pas au lien qui l'unirait avec la chose – auquel cas ce serait un signe – mais au contraire dans sa pure différence par rapport aux autres signifiants. Le langage n'est donc pas une nomenclature, ce n'est pas une correspondance entre un objet et un son, parce que le sens est produit par la structure de la phrase, ce qu'on appelle la chaîne signifiante. Par exemple, lorsqu'on dit « c'est une oie blanche », parle-t-on d'une femme ou d'un oiseau ? Et si il est dit de quelqu'un qu'il s'est mis à table, cela signifie-t-il qu'il va manger ou... au contraire, qu'il va cracher le morceau ?

### **1.2.1.2. La vérité voilée**

Nulle analyse du mensonge ne saurait être engagée sans partir de ce dont il se soutient c'est à dire la vérité. La vérité a été l'objet de nombre de pensées philosophiques et éthiques.

Le mensonge ne peut se concevoir à priori que dans une opposition d'avec la vérité ; la vérité qu'il s'agit de dissimuler. Le mensonge prend donc appui sur la vérité, comme Lacan le

---

<sup>30</sup>J. LACAN, *Ecrits – Propos sur la causalité psychique* (1946)

souligne : « (...) *La tromperie même exige d'abord l'appui de la vérité qu'il s'agit de dissimuler, et à mesure qu'elle se développe, elle suppose un véritable approfondissement de la vérité à quoi, si l'on peut dire, elle répond. En effet, à mesure que le mensonge s'organise, pousse ses tentacules, il lui faut le contrôle corrélatif de la vérité qu'il rencontre à tous les tournants du chemin et qu'il doit éviter (...) le mensonge, en ce sens, accomplit, en se développant la constitution de la vérité.* »<sup>31</sup>

Le mensonge est classiquement défini comme un propos sciemment contraire à la vérité mais cette intention implique toujours le champ subjectif. « *On ne ment qu'à l'autre* »<sup>32</sup> a dit Jacques Derrida. Le mensonge est donc l'indice d'un lien. Il a été vu précédemment que la planification du mensonge nécessite un sens aiguïté d'autrui, le sujet doit être capable de se représenter le monde mental de celui qu'il souhaite tromper.

Le trompeur entretient toujours un rapport particulier avec ce qu'il énonce. Sa vérité en tant que sujet s'y trouve sans doute là.

Dans *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, Kierkegaard dit que « *la vérité n'a pas d'objet* »<sup>33</sup>. Pour lui, la vérité est un rapport : la vérité tient à la manière de s'y rapporter c'est à dire à la position subjective qui est adoptée. Quand il s'agit de la vérité, la question n'est pas « qu'est ce que le sujet dit ? » mais comment il le dit, c'est à dire comment il se tient lui-même dans ce qu'il dit, quel rapport entretient-il avec ce qu'il dit ? Kierkegaard s'est posé la question de savoir ce qui fait « *la vérité de la vérité* » ou plus exactement ce qui fait la vérité du vrai. Il avance le paradoxe suivant : ce qui est vrai peut très bien ne pas être une vérité et peut être même être tout à fait un mensonge ; le sujet peut dire du faux avec du vrai, notamment quand son rapport à ce qui est vrai est une position de mensonge. C'est une question de rapport subjectif à ce qui est énoncé :

L'exemple peut être avancé d'une mère ayant une position maternelle qui traduit l'inverse de ce qu'elle pense, dit à son enfant ou fait pour lui : elle peut par exemple lui dire qu'elle l'aime et, dans le même temps, trahir un désir inconscient de mort à l'égard de l'enfant que pourtant elle aime.

---

<sup>31</sup>J. LACAN, Séminaire I – Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p289

<sup>32</sup>J. DERRIDA, *Histoire du mensonge. Prolégomènes*, Cahiers de l'Herne, 83; 1995. p. 495–520

<sup>33</sup>S., KIERKEGAARD, *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, In *Œuvres Complètes*, t. 14, p. 381

Pour faire encore un pas de plus, il convient d'évoquer rapidement les deux types de théories de la vérité que Jacques-Alain Miller a exposé dans son essai *Le vrai, le faux et le reste*<sup>34</sup>. Ainsi, il oppose :

- **Les théories spéculaires** qui reposent sur une distinction entre *sujet* et *objet de la connaissance* et supposent une correspondance entre les faits sensibles et ce qui est pensé ou dit à leur égard. Ces théories entrent dans le champ de la perception et sous-entendent que vérité et réalité se confondent. Freud le disait : la conscience est une instance perceptuelle avec tous les risques que cela comporte de mauvaises interprétations des perceptions et d'illusions (par exemple : la perception visuelle laisse à penser que le soleil se lève et se couche, que c'est donc le soleil qui tourne autour de la Terre et non l'inverse).

Lacan en précise les variétés cliniques : hallucinations, interprétations, illusions de la mémoire, troubles de la perception, postulats passionnels, et états oniroïdes. Pour la plupart, ils apparaissent d'emblée chargés de "*signification personnelle*"<sup>35</sup>, c'est à dire d'un « *sentiment, qui lorgne du côté de la certitude, qu'une signification dont le sens lui est particulièrement énigmatique, logée dans une série d'indices venant de son environnement immédiat, vise personnellement le sujet* »<sup>36</sup>.

- **Les théories systématiques** qui détachent la vérité du monde sensible en la faisant dépendre du système symbolique dans laquelle elle est pensée. Ces théories impliquent de fait un système d'opposition du langage : mensonge/vérité. De cette structure émerge le fait que la vérité n'existe pas sans le mensonge. En outre, la vérité ne peut être pensée sans le registre de l'Autre – lieu du langage et de la parole. Il s'impose donc que le sujet reçoit primordialement *le vrai* d'un Autre préalable (typiquement les parents) et qu'il constitue *la réalité* à partir de ce discours premier : « *Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité* »<sup>37</sup>. L'enfant va, de part la forte suggestibilité infantile, être grandement influencé par ces dires primordiaux. Nombre de sujets, du reste, arrivés à l'âge adulte, conservent cette grande suggestibilité.

<sup>34</sup>J.A. MILLER, *Le vrai, le faux et le reste*, In *La cause freudienne* N°28, 1994, p9-14

<sup>35</sup>J. LACAN, « Exposé général de nos travaux scientifiques » (1933), in *De la psychose paranoïaque, œuvres complètes*, p400

<sup>36</sup>T. LAMOTE, *La scientologie déchiffrée par la psychanalyse*, Presse Universitaire du Mirail, 2011, p336

<sup>37</sup>J. LACAN, « *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* » (1960), In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p807

La vérité inconsciente est non pas dans un rapport d'opposition du mensonge dans les faits, mais dans une sorte de nouage qui fait que la libération de la parole permet au sujet de céder sur ce qu'il voulait contester, désavouer, rejeter par le mensonge.

Lacan a ainsi tenté de situer la vérité dans la connexion, dans l'articulation, de S1 à S2. En effet, les signifiants sont au départ (pour l'enfant) sans signifié, sans ordonnancement et donc sans signification, puisqu'il faut un minimum d'ordre pour qu'il y ait signification : au moins une opposition. Lacan fait remonter le langage au premier cri de l'enfant, en tant que le cri est un appel à l'Autre. Le cri se transformera donc en demande dès que l'Autre y répondra. Ainsi, le cri produit un premier signifiant, un S1, auquel l'Autre répondra par un second signifiant (S2). De cette façon, le cri s'articule au champs de l'Autre et c'est en tant que signifiant de la demande qu'il deviendra un signifiant – S1, articulé au signifiant de l'Autre – S2. Ainsi, Lacan a expliqué que le signifiant représentait le sujet : le signifiant, en connexion avec un autre signifiant, représente le sujet, mais parce que les signifiants ne peuvent pas tout recouvrir, le sujet comme référence vide, sujet troué. De sorte que la vérité n'a à voir avec aucune correspondance entre un symbole et un fait, mais est un effet de l'articulation et, qui plus est, avec une valeur variable pour chaque sujet selon l'articulation.

Le champ en psychanalyse concerne le langage, lequel s'inscrit dans l'ordre symbolique. La parole, quant à elle, se situe du côté de la fonction. Elle définit la place de la vérité, c'est-à-dire qu'elle a une structure de fiction dans laquelle le mensonge a toute sa place :

« La vérité ne dit la vérité [...] que dans un cas : c'est quand elle dit "je mens" (...). Mais Autrement, c'est à dire Autrement avec un grand A, il est bien possible qu'elle dise tout de même la vérité sans le savoir. »<sup>38</sup>  
La fonction de la parole s'inscrit donc dans le champ du langage, qui a ses lois afin de permettre à la parole de déplier sa fiction, sa vérité. Lacan explique en effet dès 1954 que :

« Cela se soutient dans son registre, et hautement, car à la vérité, s'il s'agit de quelque chose dans le transfert, et il a tout à fait raison de situer ça quelque part justement au départ de l'expérience analytique, ce registre dans lequel la parole est *menteresse*, et que c'est précisément :

- *parce qu'elle est menteresse,*

- *parce qu'elle instaure, qu'elle introduit dans la réalité le mensonge,* c'est-à-dire quelque chose qui

<sup>38</sup>J. LACAN, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p25

n'est pas,

- *c'est parce qu'elle introduit ce qui n'est pas qu'elle peut aussi introduire ce qui est.*

Car avant la parole, rien *n'est* ni *n'est pas*. Tout est là sans doute, mais c'est avec la parole qu'il y a « *des choses qui sont* », vraies ou fausses : qui sont, et « *des choses qui ne sont pas* ». C'est avec cette dimension de la parole que se creuse, dans le réel, la vérité, qui n'a - avant la parole - aucune raison de s'y introduire, car il n'y a rien, ni vrai ni faux, tout est là dans la situation. »<sup>39</sup>

Pour avancer encore un peu sur la question de la vérité, il convient à présent de s'arrêter un instant sur la fameuse énonciation de Lacan, en 1955 : « *Moi, la vérité, je parle* »<sup>40</sup>. De quoi parle Lacan ? Il parle de la vérité du sujet parlant c'est à dire la vérité qui émerge au moment où surgit un « Je » qui parle.

« *Moi, la vérité je parle* » est donc une proposition bien différente de « *Moi, je dis la vérité* ». Cette dernière est une proposition qui fait du mot *vérité* le complément d'objet du *dire* autrement dit, la *vérité* c'est l'objet qui vient compléter le *dire*. Le *dire* trouve alors dans cette affirmation sa fonction dans l'opération consistant à dire quelque chose. Il s'agit là de transmettre une vérité objective, une vérité comme objet.

Dans *Télévision*, Lacan a dit : « *Je dis toujours la vérité* », ce qui lui a donné l'occasion d'introduire le fait que la vérité ne peut être dite toute, elle n'est que mi-dite. La vérité mi-dite ne signifie pas seulement qu'elle ne peut être dite qu'à moitié mais cela signifie surtout que le lieu d'où émerge la vérité, c'est le *mi-lieu* ; le *mi-lieu* du *dire* c'est à dire que le *dire* est constitué en son milieu, en son cœur, d'un impossible à dire.

« *Moi, la vérité je parle* » signifie donc « *Moi, la vérité, je n'entre pas toute dans la parole* ».

Finalement, la vérité n'est pas le contraire du mensonge dans le sens où la notion de vérité renverrait à quelque chose de vrai qui l'opposerait à une proposition fausse. En d'autres termes, la notion de mensonge, dans ce qu'il vient d'être décrit, n'a pas à voir avec une stratégie perverse destinée à convaincre quelqu'un de la véracité d'une fausse proposition. Il s'agit là, plutôt, de soutenir l'idée que parler, c'est mentir (ce qui est différent d'affirmer que mentir, c'est parler) car la parole rate son objet à chaque mot.

---

<sup>39</sup>J. LACAN, Séminaire I *Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, p352

<sup>40</sup>J. LACAN, *La Chose freudienne*, In *L'évolution psychiatrique*, Janvier-Mars 1956, pp. 225-252

### 1.2.1.3 L'objet *a* et le signifiant phallique

Il y a donc un reste qui ne passe pas au langage, pour lequel le *Nom-Du-Père* est sans effet ; quelque chose ne peut pas être pris par le symbolique. Ce reste est ce qui ne peut pas venir représenter le sujet dans le langage. C'est un reste de jouissance irréductible, que seule la cure analytique peut venir border. Ce bout de jouissance insubmersible est ce que Lacan a nommé « objet *a* ».

L'objet *a* ne peut donc pas être nommé, il y a trou dans le symbolique.

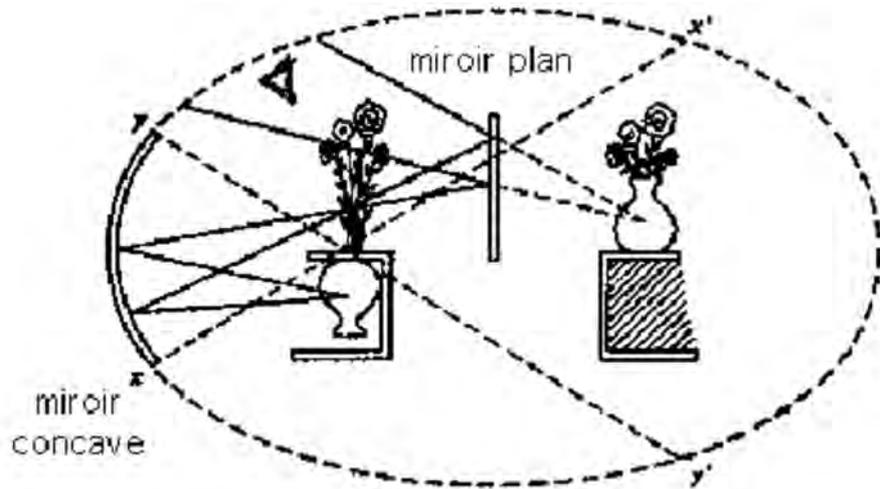
Ainsi, l'accès au langage implique une perte, un sacrifice, celui d'un rapport direct aux choses, à l'immédiateté. Le langage permet de tout dire, mais empêche de dire le tout. En permettant de dire ce qui n'est pas là, il est aussi ce qui met à distance de ce qui est là. En cela, on peut dire que le langage produit une négativation de jouissance, négativation parce que la parole implique une incomplétude, car si chaque signifiant ne vaut que par sa pure différence au regard des autres signifiants, ce que l'on dit n'est jamais tout à fait ce qu'on voudrait dire, ce que l'autre entend n'est jamais tout à fait ce qu'on a voulu dire, un manque persiste et ce manque n'est pas dû à la mauvaise volonté de l'un ou de l'autre, il est de structure.

Avec l'expérience du miroir telle que présentée par Lacan<sup>41</sup>, il est possible d'imaginer cette perte de jouissance... Lacan utilise le modèle du schéma optique qui comprend le dispositif suivant :

- un miroir concave en face duquel est collé sous une table un vase. Ce vase est caché du côté de l'observateur, et sur la table est placé un bouquet de fleurs. Si l'observateur se place sous un certain angle, il verra se réfléchir sur le miroir concave le vase qui apparaîtra à la façon d'illusion optique sur la table comme s'il embrassait le bouquet de fleurs, comme s'il était réellement le contenant dans lequel aurait été placé le bouquet.
- Puis, face à cette table contenant vase et bouquet, un miroir plan est positionné sur lequel vient se réfléchir l'ensemble :

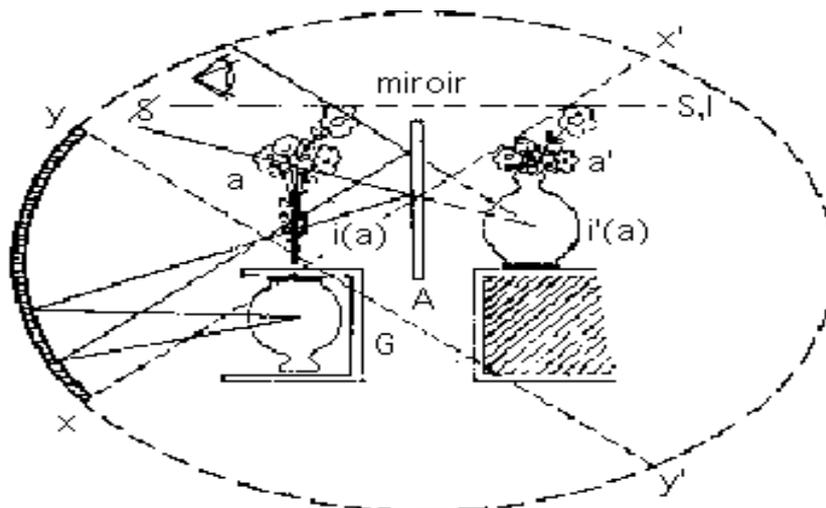
---

<sup>41</sup>J. LACAN, *Le stade du miroir*, In *Écrits*, Paris, Seuil, 1966



L'œil schématisé représente le sujet, le vase représente son corps propre et les fleurs représentent les pulsions du sujet, éprouvées de manière éparse ce qui lui confère le sentiment d'être morcelé. Ainsi, les fleurs prises dans le vase représente le sentiment d'unification que perçoit l'enfant quand il voit son corps entier dans le miroir. De ce corps, le sujet ne saisit que la forme dans le miroir plan.

C'est ce reflet du Moi  $i(a)$  dans le miroir plan qui constitue le Moi idéal  $i'(a)$  – modèle de son Moi. Le miroir plan représente l'Autre ; ainsi le champ spéculaire est pris, à travers le regard de l'Autre, dans le registre symbolique. C'est l'authentification par l'Autre qui permet au sujet d'assumer son image.



L'expérience du miroir ne va donc pas sans perte. Le Moi est spéculaire. Or, l'ensemble des pulsions, des sensations du sujet qui lui conféraient un sentiment de morcellement, tout comme les objets qu'il pensait lui appartenir comme le sein par exemple, ne sont pas reflétés dans le miroir. Ces éléments appartiennent au réel et ne sont pas spécularisables (ni nommables comme cela a été abordé dans le paragraphe précédent). Ainsi, en lieu et place des fleurs du schéma optique qui représentaient ces éléments du réel, rien ne se reflète dans le miroir. Il y a donc, là aussi, un trou. C'est la schématisation de la perte de l'objet *a*. Lacan symbolise ce trou, cette béance laissée par l'objet *a* par le signe suivant :  $-\varphi$  (*-phi*) : c'est le trou laissé par l'objet *a* que le signifiant du phallus tente de recouvrir.

Le sujet, à la fois aliéné à son image, devient un sujet divisé, divisé par les signifiants parce que pris dans le langage, et manquant ; c'est cette opération qui le conduira vers la voie du désir. Car l'objet *a* est, intuitivement, l'objet après lequel on court, l'objet visé par le désir, l'objet désirable. C'est donc par la perte de l'objet – *cause du désir* que le sujet sera un être désirant.

Cette « *étape phallique primitive* », terme utilisé par Mikaël Bonniant dans sa thèse « *Psychopathologie de l'imposture* », thèse dirigée par Jean-Claude Maleval, consiste donc en une identification alliant image et effet du signifiant : le sujet « *s'identifie en miroir à ce qui est l'objet du désir de la mère* »<sup>42</sup> ; L'Autre maternel, étant passé par la castration, cherche à combler son besoin de phallus dans son enfant.

Mais le langage a une autre conséquence qui touche à l'être même. Car si le corps ne peut être le support de l'être, si la parole ne peut dire le tout et si l'inconscient est le lieu d'une vérité qui échappe, comment alors dire l'être du sujet ?

#### 1.2.1.4 Le *manque-à-être*<sup>43</sup> et le désir...

Chez le névrosé, la perte de l'objet *a* est ressentie sous la forme d'un manque. Le manque, condition de l'être parlant en tant qu'il « *manque à être* », est toujours lié au désir. Le *manque-à-être* est ce vide dans la structure. Le désir viendra combler ce manque par une

<sup>42</sup>M. BONNIANT, *Psychopathologie de l'imposture* (2006), Lille, ANRT, 2006, p250

<sup>43</sup>Terme utilisé par Jean-Paul SARTRES sous la forme de « *manque d'être* »

recherche de l'objet perdu qui met en marche le sujet et le Phallus est le signifiant de ce manque qui, pour le sujet, signifie/produit le désir. (Le Phallus est « symbole » du désir).

A ce sujet, Lacan, dans son texte de 1958 « *La direction de la cure* », utilisera par deux fois la phrase suivante : « Le désir est la métonymie du *manque-à-être* ». Qu'est ce à dire ?

Dans un colloque intitulé « *Angoisse et désir* », Jacques Siboni explicite ce que signifie cette phrase de la manière suivante :

« La métonymie, ce n'est pas *la partie pour le tout* comme on le lit communément dans les dictionnaires, c'est — en particulier dans le discours lacanien — *l'élosion d'une fraction du discours effectivement prononcé. Cette définition est bien plus précise et inclut la précédente.* Ainsi l'exemple classique "*Je vois trois voiles dans le port*" est bien la métonymie de "*Je vois trois bateaux à voile dans le port*". "*Je bois un verre.*" est bien la métonymie de "*Je bois le liquide contenu dans un verre.*"

Par contre "*Je bois un coup.*" a une structure de métaphore. Le mot *coup* vient synchroniquement en lieu et place d'un autre mot de la réserve langagière du sujet (*Whisky, boisson, Pastis, orangeade* ...).

On peut déjà avancer que métonymie et désir sont liés. Ils sont liés en ceci que *c'est bien parce qu'il y a du désir chez l'un et chez l'autre* que la métonymie fonctionne. Ainsi il est tout à fait inutile de préciser que c'est le liquide et non le verre que je bois.

C'est la combinaison, dans la chaîne signifiante, d'un terme à un autre qui produit l'effet de métonymie. Ceci est particulièrement vrai dans les phrases qui comportent des éliions.

Aussi la métonymie a-t-elle une fonction proprement signifiante dans le langage. La structure métonymique est la connexion du signifiant au signifiant qui permet l'élosion par quoi le signifiant installe le manque de l'être, dans la relation d'objet. La métonymie se sert de la valeur de renvoi de la signification, pour investir celle-ci d'un désir. Ce désir vise le manque qu'il supporte. On voit bien là que quelque chose lie la métonymie au manque à être. La métonymie, c'est la sélection d'un signifiant dans sa suite. »<sup>44</sup>

Quant Pour le dire autrement, la métonymie est une figure par laquelle on exprime un concept au moyen d'un terme désignant un autre concept qui lui est uni par une relation d'inclusion notamment. Ainsi, le désir est la métonymie du manque-à-être en ce sens qu'il y est associé (« *Ce désir vise le manque qu'il supporte* »).

---

<sup>44</sup>J. SIBONI, « *Le désir est la métonymie du manque à être* », Colloque « *Angoisse et désir* » du Centre de Recherche en Psychanalyse et Ecritures du 15 septembre 2006

Quant à Lacan, il rappelle dans son *séminaire V – Les formations de l'inconscient*, qu'« il n'y a pas d'objet, sinon métonymique, l'objet du désir étant l'objet du désir de l'Autre, et le désir toujours désir d'Autre chose, très précisément de ce qui manque, a, l'objet perdu primordialement, en tant que Freud nous le montre comme étant toujours à retrouver. »<sup>45</sup>

Ainsi, il sera vu de manière plus détaillée ultérieurement que, chez le névrosé, le mensonge est en lien avec l'objet a, avec un désir réprimé. C'est toujours en rapport avec un signifiant phallique.

Le sujet ne peut pas dire son désir de façon ouverte, le sujet ne dit pas la vérité sur son désir. Les formations de l'inconscient – symptômes, rêves, lapsus – sont une langue qui permet d'exprimer le refoulement : un exemple simple peut être pris de cette patiente, mariée depuis 10 ans, qui me confie qu'elle fait des rêves récurrents de séduction. Elle m'explique, la larme à l'oeil, que ces rêves l'agacent profondément car elle aime son mari et ne veut pas le tromper... Ses dires ne seraient que mensonges car, en effet, ses rêves trahissent son désir et c'est bien cela qui l'agace...

Un autre exemple peut être cité, celui d'une petite fille de 5 ans, qui, sortant de la salle de bain toute apprêtée, nie devant les accusations de son père s'être maquillée. Elle voulait séduire son père. Se faire gronder par le père pour avoir « jouer » avec le maquillage de sa mère l'a rendue si honteuse, compte tenu de son désir incestueux pour le père, qu'elle ne pouvait que mentir et dire qu'elle ne s'était pas maquillée.

Le mensonge est-il donc une autre façon de traiter le désir ? Qu'est-ce que le sujet ne peut dire qu'en mentant ? On pourrait apporter une première réponse qui est que le « Je mens » est une manifestation typique de l'inconscient, de la nature fondamentalement trompeuse du désir inconscient.

Dans le désir, il y a en même temps le mouvement du désir et la défense contre le désir. Lacan remarque que la manifestation de l'inconscient et la façon dont le sujet s'engage dans une analyse ne peut être comprise vraiment qu'à partir de cette impasse : « C'est d'abord comme s'instituant dans, et même par un certain mensonge, que nous voyions

---

<sup>45</sup>J. LACAN, *Séminaire V – Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p 17

*s'instaurer la dimension de la vérité, en quoi elle n'est pas, à proprement parler, ébranlée, puisque le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de vérité. »<sup>46</sup>*

C'est exactement ce que Freud avait déjà identifié avec son *proton pseudos*<sup>47</sup>. La parole est le *proton pseudos*, tout ce qui se construit avec le langage rate la vérité parce que les mots manquent pour dire toute la vérité. D'autre part la vérité ne peut pas recouvrir le réel, le réel en tant qu'il échappe au symbolique est plus fort que le vrai.

## **1.2.2 Le « Je » et les « jeux » du langage : pas de mensonge possible sans le langage**

Il convient, à présent, de faire un petit pas de côté en revenant sur l'origine des réflexions de Lacan autour des notions d'énonciation et d'énoncé. Cet écart par rapport au sujet de ce mémoire va permettre de mieux cerner le *je* en question dans le langage, dans la langue et dans le mensonge.

### **1.2.2.1 Qui est *Je* ?**

Lacan emprunte la notion d'énonciation à Emile Benveniste qui a introduit le sujet dans l'étude du langage, prenant le contrepied de Saussure qui, comme il a été exposé précédemment, fonde la linguistique moderne et décrit la langue de manière formelle, structurale, éliminant au passage ces deux éléments d'importance que sont le sujet et le référent. Benveniste considère insuffisant de s'en tenir à une description morphosyntaxique des différences formelles (Saussure considère la langue comme un système d'oppositions), fondée sur une structure, des fonctions, les relations, etc., et qu'il faut précisément s'efforcer de saisir ce qui fonde et sous-tend ces différences.

Selon Benveniste : « *Le langage a été exclusivement étudié hors contexte. Mais qu'on songe à l'énorme profusion d'énonciation en situation dans l'emploi du langage. Comment décrire cela ?* »<sup>48</sup>. Dans sa réflexion sur le langage, Benveniste rencontre la signification, soit le sujet qui parle et qui donne, ou croit donner un sens. C'est en ce point qu'intervient aussi le

<sup>46</sup>J. LACAN, *Séminaire XI – Les quatre concepts de la psychanalyse* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973, p 123

<sup>47</sup>Littéralement, cela signifie « premier mensonge », La notion de *proton pseudos* vient d'Aristote, dans les *Premiers analytiques*, et signifierait plus exactement : les prémices fausses.

<sup>48</sup> Fonds Emile Benveniste de la BNF, consultable sur Internet :

<http://www.unil.ch/fra/fr/home/menuguid/linguistique-francaise.html>

concept d'énonciation. Par quels signes, dans la langue, se manifeste le fait que quelqu'un parle ? Telle est la question qu'il pose par exemple dans un article de 1956 intitulé « *De la nature des pronoms* ». Il établit que pour ce qui est de la première et de la deuxième personne, le pronom et celui qui l'énonce forment une seule et même entité. Le *je* a dans ce contexte une place tout à fait particulière.

*Je* est une instance linguistique qui noue le locuteur à la langue elle-même, dans un acte d'énonciation où le locuteur mobilise la langue pour son propre compte. Ainsi, le langage et la subjectivité se lient ensemble, se démarquant de la conception dominante qui considère le langage comme un simple outil de communication.

L'énonciation, dit Benveniste, « *En réalité c'est un changement, non pas un changement dans la matière même de la langue. Un changement plus subtil, plus profond du fait qu'elle est mise en mouvement, que quelqu'un s'en est emparé et qu'il la meut, la met en action, que cet appareil qui gisait, potentiel, mais inerte, consistant en signes d'un côté (signes lexicaux et autres), en modèles flexionnels et syntaxiques de l'autre, s'anime soudain, devient soudain actuel, prend soudain existence, se forme en discours restituant autour de lui un mouvement vivant ; de langue. Quelque chose naît au monde alors. Un homme s'exprime (du latin exprimere, faire sortir en pressant, faire jaillir à l'extérieur), il fait jaillir la langue dans l'énonciation.* »<sup>49</sup>

Parler, c'est donc exister comme sujet en faisant vivre la langue... Benveniste souligne la fonction autodéclarative de *je*, essentielle concernant le fondement de la subjectivité : « *Il n'y a pas d'autre témoignage objectif de l'identité du sujet que celui qu'il donne ainsi lui-même de lui-même.* » Autrement dit : Est *je* celui qui dit *je*.

La production du *je* du locuteur est un acte d'assomption du langage. C'est donc ce *je* qui énonce et qui s'énonce qui va intéresser Lacan. Lacan va particulièrement s'y intéresser dans le *Séminaire VI – Le désir et son interprétation* et notamment en référence à la dénégation freudienne.

### **1.2.2.2 Les jeux de logique et d'opposition :**

Même quand le sujet essaie d'embrouiller l'autre par sa parole, il ne peut échapper aux traits signifiants qui le fondent. C'est le sens de cette blague juive rapportée par Freud si

---

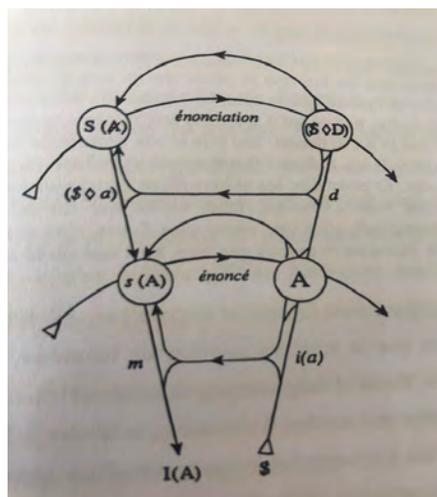
<sup>49</sup>Ibidem

souvent commentée par Lacan : « Si tu dis que tu vas à Cracovie, c'est bien que tu veux que je croie que tu vas à Lamberg. Seulement moi je sais que tu vas vraiment à Cracovie. Alors pourquoi tu mens ? »<sup>50</sup> Ainsi, le mensonge, dans la mesure où il implique l'acte de la parole n'est jamais étranger au champ de la vérité. Cette plaisanterie montre que le lieu de la vérité, c'est ce lieu en tiers, impliqué dans l'intersubjectivité, qui n'est ni celui de la parole du sujet, ni celle de son interlocuteur, qui se déploie au-delà du pur énoncé et qui est postulée dans tout échange. Reprenons une citation de Saint Augustin :

« En présence de ces paroles que nous entendons, nous nous trouvons dans des situations très paradoxales, par exemple celles de ne pas savoir si elles sont vraies ou pas, d'adhérer ou non à sa vérité, de les réfuter ou de les accepter, ou d'en douter. Mais c'est essentiellement par rapport à la vérité que se situe la signification de tout ce qui est émis. »

C'est aussi le sens de la démonstration que Lacan apporte au célèbre paradoxe d'Épiménide le crétois : « Tous les crétois sont des menteurs ». Les philosophes de l'Antiquité le considéraient comme un paradoxe échappant au principe de non-contradiction. En effet, soit Épiménide dit vrai, alors il ment (puisque c'est un Crétois), donc son affirmation est fausse. Soit, au contraire, Épiménide ment en disant cela, alors il existe au moins un Crétois qui dit la vérité, mais son affirmation reste fausse. La proposition est considérée comme une aporie pendant des siècles. Lacan résout ce paradoxe en s'appuyant sur son graphe du désir et sur la distinction opérée entre énoncé et énonciation.

Le *je* de l'énoncé ne se confond pas avec le *je* de l'énonciation : chacun se situe sur des lignes différentes :



51

<sup>50</sup>S. FREUD, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), Paris, Gallimard, 1988, p 218

<sup>51</sup>Schéma extrait de la thèse *Psychopathologie de l'imposture* – M. BONNANT

La vérité appartient bien davantage à l'énonciation (« *Tout ce qui anime, ce dont parle toute énonciation, c'est du désir* »<sup>52</sup>), qui elle renvoie à autre chose qu'au pur langage. « *Nulle vérité ne serait se localiser que du champ où cela s'énonce* »<sup>53</sup>.

Ainsi, Lacan résout le paradoxe d'Épiménide en faisant surgir un nouveau paradoxe sur la vérité elle-même, qui se trouve divisée non plus entre vérité et mensonge mais entre énoncé et énonciation. L'interprétation ne vise pas la vérité tautologique, mais celle de l'énonciation, qui tient compte du corps parlant et de jouissance qui se pare de mots. Le *je* est toujours menteur.

La signification de la vérité consiste de sa différence d'avec d'autres signifiants, tels que le démontrent ces couples d'opposés : vérité/mensonge ; vérité/fausseté ; vérité/erreur. De cette structure se déduit que la vérité seule n'existe pas puisque l'énoncé du vrai fait exister le faux, le mensonger ou l'erroné. Ainsi, il peut en être déduit que le mensonge constitue la vérité. D'ailleurs, Lacan, à propos du paradoxe d'Épiménide, dira dans son *séminaire X – L'Angoisse* : « *Le Je mens est parfaitement recevable, pour autant que ce qui ment, c'est le désir.* »<sup>54</sup>

### **1.2.2.3. Le oui, le non, la négation et la dénégation :**

Lorsqu'on évoque les jeux d'opposition dans le langage, il ne peut pas ne pas être analyser la fonction de la négation. La négation est une notion que l'inconscient ignore. Ainsi, pendant qu'une personne utilise, dans sa parole, la négation, l'inconscient, lui, qui ne connaît pas la négation, exprime une affirmation. Il s'agit d'un mécanisme de défense très affûté : le sujet énonce un désir tout en niant qu'il lui appartient. En d'autres termes, il faut supprimer la négation dans la phrase énoncée pour comprendre ce que dit l'inconscient.

Il peut être cité un exemple bien connu, d'un analysant de Freud, qui en parlant d'un personnage d'un de ses rêves s'exclame avec vigueur : « une chose est sûre, il ne s'agit pas de ma mère ! », ce qui conduisit Freud à en conclure que le personnage énigmatique de ce rêve était bel et bien la mère de l'analysant.

<sup>52</sup>J. LACAN, *Séminaire XI – Les quatre concepts de la psychanalyse (1963-1964)*, Paris, Seuil, 1973, p 158

<sup>53</sup>J.-A. MILLER, *Orientation Lacanienne III, 8 Illuminations profanes – Cours no 1 du 9/11/2005*. Inédit

<sup>54</sup>J. LACAN, *Séminaire X L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, p 193

La négation finalement se contente de « barrer » ce qui existe, sans l'effacer.

Le discours négativé, s'appuyant sur un désir refoulé, s'appelle la dénégation. C'est ce mécanisme qui consiste à dire une chose fausse, ou nier une chose, pour faire passer un savoir ignoré car :

*« Qu'est-ce que veut dire, le Savoir, en tant que tel ? C'est le Savoir en tant qu'il est dans le Réel. Ce Réel est une notion que j'ai élaborée de l'avoir mise en nœud borroméen avec celles de l'Imaginaire et du Symbolique. Le Réel, tel qu'il apparaît, le Réel dit la Vérité, mais il ne parle pas et il faut parler pour dire quoi que ce soit. Le Symbolique, lui, supporté par le signifiant, ne dit que mensonges quand il parle, lui ; et il parle beaucoup. Il s'exprime d'ordinaire par la Verneinung, mais le contraire de la Verneinung, comme l'a bien énoncé quelqu'un qui a bien voulu prendre la parole dans mon premier séminaire, le contraire de la Verneinung, autrement dit de ce qui s'accompagne de la négation, le contraire de la Verneinung ne donne pas la Vérité. Il existe quand on parle de contraire, on parle toujours de quelque chose qui existe, et qui est vrai d'un particulier entre autres ; mais il n'y a pas d'universel qui en réponde dans ce cas-là. Et ce à quoi se reconnaît typiquement la Verneinung, c'est qu'il faut dire une chose fausse, pour réussir à faire passer une vérité. Une chose fausse n'est pas un mensonge, elle n'est un mensonge que si elle est voulue comme telle, ce qui arrive souvent, si elle vise en quelque sorte à ce qu'un mensonge passe pour une vérité ; mais il faut bien dire que, mise à part la psychanalyse, le cas est rare. C'est dans la psychanalyse que cette promotion de la Verneinung, à savoir du mensonge voulu comme tel pour faire passer une vérité, est exemplaire. Tout ceci, bien sûr, n'est noué que par l'intermédiaire de l'Imaginaire qui a toujours tort. Il a toujours tort, mais c'est de lui que relève ce qu'on appelle la conscience. »<sup>55</sup>*

La dénégation est précisément un moyen de dire ce qui ne peut pas se dire : *« Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut [...] se frayer la voie jusqu'à la conscience, à la condition de se faire nier. »<sup>56</sup>*

Comment cela fonctionne ? Par quel processus cela doit-il passer ? Lacan pose que l'admission inaugurale, dans le Moi, d'un élément étranger se traduit par une affirmation (*Bejahung*), puis, c'est sur fond de cette affirmation première que pourra secondairement se produire la *Verneinung* qui témoigne du refoulement. Lacan pose qu'il est nécessaire qu'en amont de la dénégation, se soit effectué une reconnaissance première, un dire que « oui » à une représentation qui vient à la place de la pulsion. Il faut que le sujet ait d'abord admis un premier signifiant pour que dans un second temps le refoulement puisse survenir. Cet

<sup>55</sup> J. LACAN, Extrait de *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* – leçon du 15 février 1977

<sup>56</sup>S. FREUD, « La négation », In *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985, p 136

assentiment premier à une représentation, à un signifiant, fait ensuite tenir ensemble tout le symbolique pour un sujet. Le premier signifiant auquel le sujet donne son assentiment, c'est le signifiant du *Nom-du-Père*.

Cela signifie que pour en venir à un dire sous forme de dénégation, il faut que le réel ait d'abord été symbolisé. Ce détour par la problématique de la dénégation permet de faire un pas de plus sur la notion d'énonciation.

Si les dits sont bien des énoncés arrachés au refoulement par des subterfuges tels que la dénégation (« un dire que non »), ils le sont sur fond d'« un dire que oui » antécédent, concomitant de l'avènement de la subjectivité, un oui à un signifiant premier, représentant de la pulsion.

Lacan affirme à plusieurs reprises dans son enseignement que la vérité ne peut être pensée sans le registre de l'Autre, lieu du langage et de la parole, d'où elle tire sa garantie. La dimension de l'Autre est principielle à l'institution de la vérité chez le sujet et ce faisant du mensonge.

### **1.2.3 Le mensonge est « *le symbolique inclus dans le réel* »<sup>57</sup>**

Pour énoncer simplement les choses, le sujet est ce qui se produit de la rencontre entre le vivant et le langage. Pour illustrer cela, Marie-Jean SAURET explique : « *Du point de vue du symbolique, l'organisme est mis hors langage. De rencontrer le langage, il mute en réel.* »<sup>58</sup>. Ainsi, le sujet séparé de son organisme (R), manque-à-être dans son habitat langagier (S), s'imagine comme corps (I). Lacan avait, lui, résumé les choses ainsi : « *L'homme parle (...) parce que le symbole l'a fait homme.* »<sup>59</sup>

Le symbole, dont Lacan parle en ses termes: « *Le symbole constitue la réalité humaine* »<sup>60</sup>, est en continuité avec le langage, il se transforme en mot lorsqu'il est libéré de la contingence d'une matérialité trop forte et que s'associe à lui la permanence d'un sens, d'un

<sup>57</sup>J. LACAN, « *Vers un signifiant nouveau* », *Ornicar ?*, No 16-17, Lyse, 1979, p9

<sup>58</sup>M.J. SAURET, « *Célibataire de la vérité* », In *Le vrai, le faux et le reste*, Paris, La cause Freudienne, 1994, p22

<sup>59</sup>J. LACAN, *Ecrits*, Paris, Le seuil, 1966, p276

<sup>60</sup>J. LACAN, « *Le symbolique, l'imaginaire et le réel* » *Bulletin interne de l'Association Française de Psychanalyse* (1953), p420

concept. Mais le symbole n'est pas le symbolique. Le symbolique surgit lorsque l'on doit se prononcer, faire élection, s'engager, dans sa parole.

Le symbolique qui enveloppe, traite, dément le réel est mensonge parce que le réel ne peut être dit. Le mensonge, au lieu du symbolique, est le masque d'un réel impossible à dire.

Le mensonge touche à un *réel* qui va au-delà de la seule volonté, du seul dessein de cacher ou de tromper. C'est un travail d'élaboration d'un savoir sur un réel inassumable, et plus encore qu'inassumable : innommable. C'est mettre des signifiants sur un réel impossible à affronter, ou à supporter.

L'homme qui ment veut faire consister le vraisemblable en fonction de ce qu'il s'autorise à penser sur lui-même et sur ce que doit être la réalité. Or, dans le réel, le mensonge n'existe pas. Le mensonge va toujours porter sur la vérité d'un signifiant particulier pour le sujet, signifiant dont il refuse la signification, l'association avec une idée refoulée inavouable, insupportable, un fantasme. Il sera détaillé ultérieurement l'exemple de la petite fille dans « deux mensonges d'enfants », pour laquelle le signifiant « argent » a une signification particulière.

Le menteur énonce sa vérité et son désir le plus réprimé. Lacan, dans « *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* » nous donne une précieuse indication de ce qu'est, en réalité, le mensonge :

« Le *symboliquement réel* n'est pas le *réellement symbolique*, car le *réellement symbolique* c'est le *Symbolique* inclus dans le *Réel*. Le *Symbolique* inclus dans le *Réel* a bel et bien un nom, ça s'appelle le *mensonge*.

Au lieu que le *symboliquement réel* ... je veux dire ce qui du *Réel* se connote à l'intérieur du *Symbolique* ... c'est ce qu'on appelle l'*angoisse*. »<sup>61</sup>

La dite vérité « toute » que l'on exige idéalement, que l'Autre exige de l'enfant, ce dernier la contourne fort aisément. C'est en quelque sorte une solution trouvée par l'enfant pour parer aux exigences, aux commandements, au surmoi d'un Autre toujours plus demandeur de dire « toute la vérité, rien que la vérité ». Impossible, un réel y échappe. Il faut

<sup>61</sup>J. LACAN, extrait de *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* (1977)

donc y voir là, la dimension de masque de la vérité subjective, de la division subjective. Mentir serait ainsi mentir sur sa propre division. Le mensonge affirme – en la transformant – une vérité inavouable, qui n'est d'ailleurs pas seulement du registre de l'inavouable (même si ce registre existe, il n'y a qu'à voir l'enfant qui rougit lorsqu'on découvre son mensonge ou lorsqu'il est contraint de l'avouer, avec la culpabilité voire la honte qui l'accompagnent) mais qui touche à un « réel », à un impossible, qui viennent prendre place au cœur de ce réel impossible pour en masquer la vérité.

Tenter de masquer la vérité par le mensonge reviendrait dès lors à considérer ce dernier comme une réponse à la consistance de l'Autre. À cet égard, il faut souligner que mentir, c'est un acte qui consiste à « adresser » un mensonge (donc une vérité) à un Autre ; il y a une « intentionnalité » dans le mensonge. Il y a une adresse, et en tant que tel, le mensonge demande à l'Autre d'être interprété.

## Conclusion de la première partie

Le mensonge n'est possible qu'avec le langage car c'est essentiellement le registre symbolique qui y est convoqué. L'homme est habité par le langage et cette rencontre entre le vivant et le langage entraîne une perte, un « trou » dans l'être. Le *manque-à-être* sur lequel se fonde la logique du désir est un trou réel. Face au trou de l'être, qui résiste à se symboliser, tout sujet se doit de se trouver une façon de tenir dans le monde. En quelque sorte éjecté de la nature par le langage, le sujet parlant se doit d'inventer un monde qui lui permettra de tourner autour de la logique de son désir.

Cette première partie démontre que finalement tout dire est un mensonge car le mot est impropre à dire la chose.

Le mensonge, dans notre acception courante, serait plutôt un propos sciemment contraire à la vérité impliquant une intentionnalité : tromper l'autre, lui faire croire que quelque chose de faux est vrai.

Ce mécanisme de défense peut être utilisé de manière tout à fait exceptionnel ou sporadique pour se protéger d'une situation et d'autrui. Pour autant, il existe des cas où le recours au mensonge intentionnel se fait répétitif. Comme tout acte répétitif, il convient alors de traiter ces mensonges comme symptôme du sujet parlant.



## 2. Le mensonge comme symptôme

Freud et Lacan articulent tous les deux le symptôme à la question du désir. Freud à partir de la composante sexuelle du symptôme, Lacan à partir de la structure signifiante du langage. Le symptôme est articulé à la jouissance puisqu'il tente de la traiter. Freud, à partir de la découverte de la pulsion de mort, repère très tôt la dimension pulsionnelle qui ne cesse de se répéter.

On parlera donc du mensonge comme étant symptôme chez le sujet pour autant que l'usage du mensonge est un acte répétitif. Cette compulsion de répétition est, généralement, à repérer en analyse. « *C'est un objet-trou qui constitue le centre de gravité de la répétition* »<sup>62</sup>. Nicolas Guerin parlera, en 2012, du « *point aveugle de la répétition* »<sup>63</sup>.

Cette répétition est donc la résultante d'un ratage, d'un rendez-vous manqué avec le réel traumatique et ce ratage, inscrivant un nouveau ratage avec la jouissance première, entraîne alors un nouvel effet de répétition, et ainsi de suite... Lacan, à ce sujet, dira : « *[la] répétition est un trait en tant qu'il commémore une irruption de jouissance* »<sup>64</sup> ; dire qu'il commémore le réel revient à dire qu'il n'est pas identique à lui, il le met en lieu et place de ce réel « toujours manqué », autrement dit de l'objet *a* – *objet cause du désir*.

En 1962, Lacan avait déjà caractérisé nettement la jouissance du symptôme : « *le symptôme n'est pas appel à l'Autre, n'est pas ce qui montre à l'Autre. Le symptôme, dans sa nature, est jouissance...* »<sup>65</sup>.

Si le mensonge est symptôme alors il est masque, mensonge, mais « mensonge vrai », disant une vérité du sujet, mensonge nécessaire sur le réel : « *le symptôme, soulignait J.A. Miller, peut apparaître comme un énoncé répétitif sur le réel et, en tant que tel, le symptôme lui-même est mensonge (...). C'est un mensonge structural. Le sujet ne peut répondre au réel, si ce n'est en en faisant symptôme* »<sup>66</sup>

<sup>62</sup>N. GUERIN, *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique*, Paris, Erès, 2019, p51

<sup>63</sup>N. GUERIN/I. LETELLIER, « *Le point aveugle de la répétition. Une rencontre marquée entre Lacan et Merleau-Ponty* », *L'évolution psychiatrique* n°77, 2012, p433-442

<sup>64</sup>J. LACAN, *Séminaire XVII – L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Le seuil, 1991, p 89

<sup>65</sup>Ibidem, p 148

<sup>66</sup>J.A. MILLER, *Le séminaire de Barcelone sur Die Wege des Symptombildung*, In *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998

Le symptôme est toujours l'indice (*Anzeichen*) et le substitut (*Ersatz*) de la limite intrinsèque au symbolique, il est voilé sur le réel ainsi le mensonge, en tant que symptôme masque la vérité donc le désir. Le symptôme est vérité, et lié à un bout de réel. Le symptôme est une vérité qui répond de la jouissance que le sujet éprouve comme malaise. Donc, le mensonge comme symptôme est une vérité en réponse au réel insupportable d'une jouissance. Ainsi, il peut être déterminé que le mensonge, comme le symptôme, doit être interprété. Pour l'interpréter, « *le symptôme, il faut le transférer, c'est à dire, l'introduction de l'Autre* »<sup>67</sup>

Par ailleurs, Freud dit, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, que plus le sujet avance dans son analyse, moins il est capable de mentir. Les formations de l'inconscient vont s'imposer à la place du mensonge au fur et à mesure que le sujet se laisse aller dans le dire.

Lacan a dit : « *la parole pleine est celle qui vise, qui forme la vérité* »<sup>68</sup> et « *elle permet un rapport à l'être, elle est dévoilement* ».

Ainsi, ce que Freud et Lacan veulent signifier c'est le fait que la vérité inconsciente est non pas dans un rapport d'opposition au mensonge dans les faits mais dans une sorte de nouage qui fait que la libération de la parole permet au sujet de céder sur ce qu'il voulait rejeter ou désavouer par le mensonge.

Pour s'approcher d'un pas de plus de la résolution de notre problématique, il convient de travailler autour de deux axes :

- l'analyse des mensonges d'enfants
- l'analyse des mensonges pathologiques

Ainsi, avec l'étude de ces deux types de populations ; l'analyse des enfants étant en général plus facile à attraper et les formations pathologiques, forçant le trait de notre sujet de recherche, constituent une sorte de « loupe » sur les processus étudiés, lumière pourra être faite sur les processus inconscients du mensonge.

Mais avant cela, comme un léger pas de côté, la distinction entre réel et réalité mérite d'être posée afin d'apporter plus de clarté dans l'étude des processus en jeu dans le mensonge.

---

<sup>67</sup>J. LACAN, *Séminaire X L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, p187

<sup>68</sup>J. LACAN, *Séminaire I Les écrits techniques de Freud (1953-1954)*, Paris, Seuil, 1975, p174

## 2.1. La réalité et le réel

Réel et réalité sont deux termes mal différenciés dans le langage courant. En psychanalyse les deux termes se distinguent. La réalité psychique est un concept freudien, c'est le principe de réalité, le *Real Ich*, opposé au principe du plaisir, et directement lié à la découverte de l'inconscient. Quand Freud parlait de réalité psychique, il parlait en fait des rêves, de la vie inconsciente, du refoulement, des fantasmes. C'est cette réalité psychique que met en lumière le transfert : « *Le transfert est la mise en acte de la réalité de l'inconscient* »<sup>69</sup>

Pour Freud le réel – terme qu'il a peu employé –, c'est le corps, le biologique. Et le seul lien entre la réalité psychique et le corps se situe dans la pulsion qui prend sa source dans le somatique et qui se détache pour être prise dans la représentation. Donc pour Freud, le réel du corps biologique est représenté par des représentations des pulsions, avec sa cartographie érogène, l'image du corps lié au principe du plaisir et la jouissance.

Lacan, lui, demande à ce que cela soit précisé : « *Quand on parle d'adaptation à la réalité, de quoi parle-t-on ? Personne n'en sait rien tant qu'on n'a pas défini ce qu'est la réalité, ce qui n'est pas tout simple* »<sup>70</sup>. La « réalité » ne peut en aucun cas se confondre avec « le monde extérieur » ou avec le monde sensible. Lacan donnera une nouvelle conception de la réalité et du primat de l'ordre symbolique : « *Aussi précocement que possible, antérieurement même à la fixation de l'image propre du sujet, à la première image structurante du moi, est constitué le rapport symbolique, qui introduit la dimension du sujet dans le monde, capable de créer une autre réalité que ce qui se présente comme la réalité brute* »<sup>71</sup>. Aussi la construction de la réalité – car il s'agit bien d'une construction – dépend-elle d'une perte, d'un manque sur le plan symbolique, d'un manque d'objet, en l'occurrence l'objet du désir. Désir et réalité sont donc liés foncièrement. Lacan avance alors, un an plus tard dans sans séminaire *Les psychoses* : « *Il s'agit toujours de retrouver un objet. Toute appréhension humaine de la réalité est soumise à cette condition primordiale – le sujet est à la recherche de l'objet de son désir, mais rien ne l'y conduit (...); il ne le retrouve jamais, et*

---

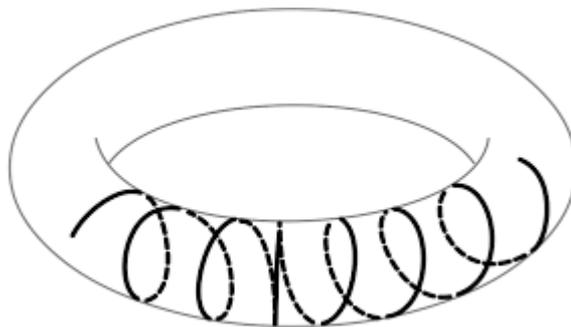
<sup>69</sup>J. LACAN, *Séminaire XI – Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973, p 133

<sup>70</sup>J. LACAN, *Séminaire III - Les psychoses* (1955–56), Seuil, Paris, 1981, p 58

<sup>71</sup>J. LACAN, *Séminaire II - Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954–55), Seuil, Paris, 1978, p 299

*c'est précisément en cela que consiste le principe de réalité* »<sup>72</sup>. Cela suppose qu'il y ait eu symbolisation. Si tel n'est pas le cas, alors le sujet a affaire à « *un réel primitif, un réel non symbolisé* »<sup>73</sup>, où l'on saisit déjà que la réalité est conçue ici comme du réel symbolisé. Sans ce manque d'objet, sans cette perte, pas de symbolisation possible, pas de jugement d'existence, pas de réalité possible, ou du moins une réalité autre, dans la mesure où « *ce qui n'est pas venu au jour du symbolique apparaît dans le réel* »<sup>74</sup>.

Pour Lacan, le réel est donc « *ce qui revient toujours à la même place* »<sup>75</sup>, et c'est l'impossible du langage en tant qu'il « *ne cesse pas de ne pas s'écrire* », « *le réel, ou ce qui est perçu comme tel, est ce qui résiste absolument à la symbolisation* »<sup>76</sup>. Dans son séminaire *L'identification*, Lacan a repris cette notion de réel en citant une phrase de Kant en allemand, « *Leer, Gegenstand ohne Begriff* », c'est-à-dire *Leer*, le vide, une résistance sans saisie possible, et Lacan fait une anagramme de ce mot *Leer* qui devient le réel donc le vide, le trou, le trou dans le langage... Un impossible du langage, une limite, une frontière, qui nécessite un pont, un trait qui peut faire trace, une inscription, une écriture qui sera la bordure du réel de l'inconscient. Lacan, dans sa topologie du tore, situait ce trou en tant que lieu central du tore ; c'est là que Lacan situe la *Chose*, donc le réel, alors que l'objet petit *a*, il le situe dans le vide autour duquel tourne la demande, toujours en ratant cet objet petit *a*. Il fait le tour du solénoïde, autour de l'objet perdu, de l'objet du désir, de l'Autre :



Ainsi, donnant toute son importance à la « *réalité psychique* », Lacan subvertit le concept pris dans sa dimension première pour forger un concept à part entière articulé

<sup>72</sup> J. LACAN, *Séminaire III - Les psychoses* (1955-56), Seuil, Paris, 1981, p 98

<sup>73</sup> J. LACAN, *Séminaire I Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p 97

<sup>74</sup> J. LACAN, *Ecrits*, Paris, Le seuil, 1966, p 388

<sup>75</sup> J. LACAN, *Séminaire XI - Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-1964), Paris, Seuil, 1973, p 59

<sup>76</sup> J. LACAN, *Séminaire I Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, 1975, p 110

nécessairement aux trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. D'une réalité structurée, appréhendée d'abord *via* les relations imaginaires intersubjectives, Lacan va passer au primat du symbolique et ainsi donner une définition de la réalité essentiellement structurée par le symbolique. On voit alors les signifiants fondamentaux qui viennent jouer un rôle dans la construction de la réalité (le Désir de la Mère, le Nom-du-Père, le Phallus, etc.). Ne pouvant s'élaborer comme telle qu'à partir de la « perte d'objet », Lacan va réduire la réalité au fantasme, lui donner une valeur de fiction, puisque basée sur un vide inhérent à la structure de langage. C'est pourquoi le fantasme fondamental du névrosé joue un rôle de voile quant à cette castration symbolique, et que le psychotique, dont la réalité s'avère distordue, ne peut se protéger du réel par le fantasme.

Il y a donc la réalité, réalité psychique conditionnée par les processus inconscients et le réel du sujet qui constitue le trou dans la structure du sujet. Ainsi la réalité, qui a toujours une structure de fiction, est le symbolique inclus dans le réel. La réalité ment donc toujours.

## **2.2. Etude des mensonges d'enfants avec le texte freudien « Deux mensonges d'enfant »<sup>77</sup>**

Un court texte de Freud, « *Deux mensonges d'enfant* », permet d'illustrer au plus près la question. Dans les premières lignes de ce texte, Freud s'adresse aux éducateurs et alerte sur les risques d'interpréter tous les mensonges d'enfant comme des actes délictueux ou comme les indices d'un développement immoral du caractère. Certains mensonges ont en effet « une signification particulière » : dans ces cas-là, c'est le contenu inconscient des mensonges qui est en jeu, le fait qu'ils sont liés à des « *motifs amoureux d'une force extrême que l'enfant ne peut s'avouer* »<sup>78</sup>.

Freud insiste sur l'importance d'être attentif à cela, afin de ne pas provoquer de malentendus qui pourraient être néfastes pour la vie du sujet. Ces mensonges sont pour l'enfant une manière de mettre des mots sur des contenus inconscients.

Dans l'une des deux histoires que raconte Freud, il s'agit d'une petite fille de 7 ans qui

---

<sup>77</sup>S. FREUD, « *Deux mensonges d'enfants* », In *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p183-187

<sup>78</sup>Ibidem

demande de l'argent à son père pour s'acheter des couleurs. Le père refuse, mais avec la monnaie qui lui reste d'un argent destiné à une activité de son école, la fille s'achète les couleurs qu'elle cache dans son armoire. Pendant le repas, le père demande à la petite fille ce qu'elle a fait de l'argent restant : « N'aurait-elle pas acheté des couleurs avec ? » Elle nie, mais son frère la trahit ; on découvre les couleurs dans l'armoire. Le père, très en colère, demande à la mère de punir l'enfant. Celle-ci s'exécute, mais elle est immédiatement très ébranlée par le désespoir de sa fille. À partir de ce moment, écrit Freud, « *l'enfant turbulente et pleine d'assurance est devenue timide et triste* ». Cette petite fille devient des années plus tard une analysante de Freud et déclare ne pas avoir pu effacer les effets de cette expérience qu'elle-même qualifie de « tournant dans sa jeunesse ».

Freud associe ce souvenir à une série de manifestations symptomatiques dans la vie de sa patiente, liées particulièrement au signifiant « argent » et à la façon de le gérer. Par exemple, Freud raconte que sa patiente se met dans une colère incompréhensible pendant ses fiançailles du fait que sa mère s'occupe de ses meubles et de son trousseau : « *Elle a l'impression que c'est "son" argent à elle et que nul autre ne peut en faire usage* »<sup>79</sup>. Une fois mariée, elle sépare « son » argent à elle de celui de son mari. Pendant sa cure, elle se trouve à plusieurs reprises sans ressources parce que l'argent que lui envoie son mari arrive en retard. Bien que Freud lui fasse promettre de lui emprunter de l'argent si elle se trouve de nouveau privée de tout moyen financier, elle ne peut s'y résoudre et préfère engager ses bijoux. Elle dit à Freud qu'elle « *ne veut pas prendre de l'argent de lui* »<sup>80</sup>.

Freud cherche donc à reconstruire le noyau inconscient de cette souffrance et trouve dans le souvenir de ce mensonge d'enfance l'expression d'un « *motif amoureux d'une force extrême* ». Le déploiement de la cure révèle des souvenirs associés à l'argent dans lesquels la patiente a assisté à l'âge de 3 ans à une relation érotique entre sa nourrice et un médecin. Elle recevait de l'argent pour son silence, et cet argent avec lequel elle s'achetait des friandises gardait pour elle secrètement la signification du lien érotique entre les amoureux.

« *Prendre l'argent du père équivalait à une déclaration d'amour.* »<sup>81</sup> Le père ne pouvait pas soupçonner la signification de cet acte. Le fantasme qui faisait du père son amant était si fort et si séduisant qu'il l'a emporté largement sur l'interdit. Freud écrit : « *L'enfant ne*

---

<sup>79</sup>Ibidem

<sup>80</sup>Ibidem, p184

<sup>81</sup>Ibidem, p185

*pouvait avouer qu'elle avait pris de l'argent, elle était obligée de nier parce que le motif de cet acte, motif à elle-même inconscient, n'était pas avouable. En la punissant, son père refusait la tendresse qui lui était offerte. »<sup>82</sup>*

La vignette présentée par Freud montre que le mensonge va dépasser le plan du fantasme en fournissant ultérieurement une partie du matériel du symptôme lui-même. L'enfant va emprunter un élément du mensonge (l'argent) qui va contribuer à constituer l'enveloppe formelle du symptôme (ses démêlés avec l'argent). Le mensonge est donc un pont, une voie de passage entre fantasme et symptôme, autrement dit entre vérité et « censure ».

En effet, le mensonge vient à la place d'un impossible à dire pour le sujet. Motif inavouable, trou dans le symbolique que le sujet traite par un refus de savoir. Par le mensonge, le sujet renonce à se confronter, à s'approprier, à se faire une raison de ce motif inconscient. L'expérience de perte, de division subjective est annulée et, au lieu d'une ouverture pour entr'apercevoir le réel en jeu, ou de se heurter à l'impossible, le sujet trouve à se leurrer dans la croyance qu'il pourrait éviter le passage par l'impuissance grâce au détour qu'est le mensonge.

C'est une manière pour le sujet de rater ce qui aurait pu être l'occasion de transformer sa demande à l'Autre en énigme, en question. Le mensonge en tant que volonté de dire du sujet qui enveloppe l'Autre est une stratégie pour faire face aux choix que l'Autre lui impose, pour récuser par insatisfaction ou désarroi l'offre de cet Autre, pour s'enfermer et fermer sa réponse, son invention, en fonction de cet Autre.

À propos de la jeune homosexuelle qui fut l'objet du texte : « *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine* »<sup>83</sup> dont Freud laisse tomber l'analyse, Lacan remarque que la manifestation typique de l'inconscient peut être une manifestation trompeuse. Les rêves de la jeune homosexuelle sont des rêves menteurs adressés à Freud, faits pour l'impliquer, lui. Ce que Freud découvre dans ce cas, non sans un certain vertige, c'est que les rêves ne sont pas

---

<sup>82</sup>Ibidem, p185

<sup>83</sup>S. FREUD, « *Psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine* », In *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p245-270

l'inconscient et que l'inconscient préserve ce qui de la vérité ne peut pas s'avouer. Si Freud ne peut pas continuer l'analyse de la jeune homosexuelle, c'est parce qu'il ne peut pas séparer la tromperie, situé sur l'axe imaginaire, de la dimension symbolique et réelle de cette tromperie dans le transfert, il ne peut pas lire dans ces rêves menteurs le sens de la vérité du transfert. Lacan dira :

*« Nous nous trouvons là enfin, au maximum dans l'acte même de l'engagement de l'analyse et donc certainement aussi dans ce premiers pas, mis au contact de la profonde ambiguïté de toute assertion du patient, et du fait qu'elle a, par elle-même, double face. C'est d'abord comme s'instituant dans, et même par, un certain mensonge, que nous voyons s'instaurer la dimension de la vérité, en quoi elle n'est pas à proprement parler ébranlée, puisque le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de vérité. »<sup>84</sup>*

A propos de ce devant quoi a buté Freud, Lacan interprète tout mensonge symptomatique comme étant *« ce que le sujet veut dire en mentant »<sup>85</sup>*. Il ajoute, et ce point sera exploré ultérieurement au cours de ce travail : *« C'est le point où Freud refuse de voir dans la vérité, qui est sa passion, la structure de fiction comme étant à son origine »<sup>86</sup>*. Nous verrons que la vérité a une structure de fiction, le mensonge est donc fiction et vérité.

Mais la question est également celle de transiger avec les inscriptions primordiales de l'Autre ainsi qu'avec l'imposition, à travers cet Autre, des lois mêmes du langage. L'impact de l'Autre est donc double et l'enfant se prend doublement dans son filet. En effet, c'est de cet Autre que lui vient l'instrument par lequel il veut tenter de s'en démarquer. D'où l'intérêt du mensonge qui, finalement, consiste à retourner contre l'A(a)utre l'instrument qu'il a lui-même transmis. A duper un autre (en tant que semblable), il s'agit d'essayer de ne pas rester entièrement assujetti à l'altérité... épreuve de maîtrise de l'enfant qui peut un instant se croire dégagé de tout assujettissement.

Le mensonge est alors ce qui protège, voire ce qui élabore un espace subjectif.

---

<sup>84</sup>J. LACAN, *Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Le seuil, 1973, p127

<sup>85</sup>J. LACAN, *Séminaire X L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, p 193

<sup>86</sup>Ibidem

### 2.3. Pseudologia phantastica

La *pseudologia-phantastica* que l'on attribue habituellement à Helene Deutsch, est en fait empruntée à Anton Delbrück, qui introduit cette notion en 1891 pour décrire le comportement de patients qui racontaient des choses fausses au médecin sans réelle volonté de le tromper. Helene Deutsch décrit à son tour la *pseudologie* comme un rêve diurne raconté à l'autre comme si c'était la réalité. Le sujet serait enclin à tenir son fantasme pour vrai. La différence entre le rêve diurne et la *pseudologia phantastica* est que le récit n'assume pas son caractère de fiction.

Il convient, avant d'aller plus loin, de rappeler comment Freud introduit le concept de fantasme, sous le terme allemand « *Phantasie* » qui se traduit communément par « *Production imaginaire* ». Dans son ouvrage *L'interprétation des rêves* (1899), il explique : « *Cet élément de pensées du rêve que j'en ai vue, je le désigne d'ordinaire par le terme « production imaginaire » [« Phantasie »]. J'éviterai peut-être les malentendus et nommant aussitôt « rêve diurne » ce qui est son analogon dans l'existence vigile. (...) L'étude des psychonévroses débouche sur la conclusion surprenante que ces productions imaginaires [fantasmes] ou ces rêves diurnes sont les phases préliminaires les plus proches des symptômes hystériques – du moins de toute une série d'entre eux. Ce n'est pas aux souvenirs proprement dits, mais aux productions imaginaires [fantasmes] construites sur la base de souvenirs que s'accrochent d'abord les symptômes hystériques. La fréquence du surgissement des productions imaginaires porte ces formations à notre connaissance. Mais de même qu'il existe des productions imaginaires de ce genre conscientes, il en surgit des quantités considérables d'inconscientes, qui, du fait de leur contenu et de leur provenance dans le matériau refoulé, doivent rester inconscientes.* »<sup>87</sup>

Selon Helene Deutsch, le fantasme intervient dans la *Pseudologia Phantastica* en fournissant l'« étoffe » (*Stoff*)<sup>88</sup> du mensonge. Pour cet auteur, la différence entre le fantasme et la *Pseudologia* réside en ce que le fantasme est intime et tenu secret alors que la *Pseudologia* est communiquée et racontée. En outre, elle qualifie les symptômes de la *Pseudologia* comme étant une formation de compromis entre un désir intense et un interdit,

<sup>87</sup>S. FREUD, *L'interprétation des rêves* (1899), Paris, Seuil, 2010, p533-534

<sup>88</sup>H. DEUTSCH, *Sur le mensonge pathologique (Pseudologia Phantastica)*, Conférence prononcée le 30 mars 1921, In *Les introuvables : cas cliniques et autoanalyse* (1918-1930), Paris, Seuil, 2000

tombés sous le coup du refoulement, ce qui amène les sujets atteints par cette pathologie dans le champ de la névrose :

« *Le contenu de la pseudologie est (...) un descendant direct de la réalité refoulée qui a pu s'imposer en se conformant aux exigences actuelles. Il est la forme d'expression dans laquelle cette réalité s'impose après qu'elle a trouvé comment donner un caractère d'accomplissement de désir, acceptable pour la censure, à ce qui est empreint de déplaisir. Ainsi la pseudologie est la reviviscence de la trace mnésique inconsciente de ce qui a été autrefois vécu avec – pourrait-on dire – un brouillage temporel. Le souvenir revécu est rattaché à un groupe de représentations actuelles particulièrement adaptées et est admis par la conscience comme expression de celles-ci.* »<sup>89</sup>. Ainsi affirme-t-elle un peu plus loin qu'une expérience réelle constitue l'origine de la pseudologie.

Hélène Deutsch donne l'exemple d'une jeune patiente qui prétend avoir eu, entre douze et seize ans, une relation passionnée avec un garçon de dix-sept ans, qu'elle connaissait seulement de vue. Elle donne libre cours dans ses récits à des descriptions torrides de leurs rapports. L'analyse se poursuivant, il apparaît au travers de rêves et de souvenirs-écrans, qu'avant sa cinquième année elle a été séduite sexuellement par son frère, son aîné de sept ans. Ainsi, il y aurait eu un déplacement d'une situation autrefois vécue à un fantasme de séduction actuel.

Pour Deutsch, ce qui apparaît ici comme mensonge « pathologique » est le révélateur d'un traumatisme : la *pseudologia phantastica* est la reviviscence de ce qui a été autrefois véritablement vécu, avec un brouillage temporel, le souvenir revécu étant rattaché à des représentations actuelles. Les propos des personnes atteintes de pseudologie perdent par là même leur caractère mensonger. « *Ce qu'elles donnent pour réalité avait en effet bien eu lieu dans la réalité* »<sup>90</sup>. Le symptôme représente un compromis entre jouissance et interdit.

H. Deutsch compare la pseudologie avec la névrose hystérique en ce sens qu'elles comportent toutes deux des traits communs, notamment :

- un déplacement sur une expérience actuelle d'une expérience autrefois vécue ;
- un compromis entre satisfaction de désir et interdit ;

---

<sup>89</sup>Ibidem, p160

<sup>90</sup>Ibidem, p 60-61

Pour rester dans cette comparaison entre hystérie et pseudologie, il convient, par ailleurs, de se rappeler ces temps où les hystériques, notamment dans les cas d'hystérie de conversion, étaient considérées par le corps médical comme des affabulatrices puisque n'étant pas atteintes de pathologie organique, elles ne pouvaient qu'« inventer » leurs symptômes...

La distinction qu'H. Deutsch propose entre hystérie et pseudologie est assez subtile : elle réside dans la spécificité du symptôme :

- dans l'hystérie de conversion, le contenu de la représentation refoulée trouve son expression dans le symptôme somatique ;
- dans l'hystérie d'angoisse, l'expression se fera sous forme d'angoisse ;
- dans la pseudologie, le retour du refoulé a trouvé une forme qui convient au principe de plaisir, par déplacement de la représentation sur un objet non interdit, en sorte que la charge d'affect qui disparaît dans l'hystérie de conversion, et se mue en angoisse dans l'hystérie d'angoisse, s'impose ici avec entière satisfaction et sans retrait de libido. En d'autres termes, la patiente trouve satisfaction dans le récit de sa séduction, et cela constitue pour elle la « réalité ».

C'est l'obstination et la tendance constante des patients à présenter leurs récits comme « vrais », tout en sachant qu'ils sont contraires à la réalité matérielle de la perception, qui paraît être le trait spécifique du mensonge pathologique. La *pseudologia phantastica* se distingue, par ce trait, de ce qui est appelé communément le mensonge, qui impliquerait l'altération consciente de la vérité , mais aussi de la création littéraire car comme cette dernière, c'est une sorte de rêverie diurne : comme elle, la construction n'existe que dans la narrativité mais à la différence de la création littéraire, elle n'assume pas son statut de fiction, et c'est en quoi elle est mensongère.

Dans ce type de cas, mentir c'est s'illusionner d'avoir réalisé son fantasme tout en tenant son désir à l'écart afin d'éviter tout risque que la réalisation de ce dernier ne fasse vaciller le moi : « *Il arrive souvent que le moi tolère un désir comme étant inoffensif aussi longtemps que ce désir n'existe qu'à l'état de fantasme et semble éloigné de toute réalisation,*

*tandis que ce même moi se met vivement en garde dès que ce désir approche de sa réalisation et menace de se muer en une réalité. »*<sup>91</sup>

Ainsi dans ces cas de mensonges, le sujet se divise entre l'énonciation inconsciente du désir et l'énoncé conscient du mensonge. La *Pseudologia Phantastica* est donc un pont entre satisfaction du désir et interdit de jouissance. Ce n'est pas sans rappeler ce qui a été décrit précédemment en ce qui concerne les mensonges d'enfants...

Ainsi, à ce stade de cet écrit, il reste à démontrer que ce sont les mêmes processus inconscients qui sont l'œuvre lorsqu'un sujet ment délibérément ainsi que lorsqu'un sujet crée une œuvre littéraire. Le mensonge comme la création s'étayeraient sur le fantasme.

## 2.1. La mythomanie

Il est des situations où le mensonge peut être qualifié de « normal ». Ernest Dupré, dans son essai *La mythomanie* (1905) en fait la distinction en arguant que le mensonge « normal » doit être considéré comme « *négation volontaire et consciente de la vérité* »<sup>92</sup> ; il est motivé, par un besoin de se préserver d'une tentative d'intrusion ou par un besoin d'affirmation de soi par exemple, et reste proportionné à sa cause. A contrario, le mythomane use de mensonges, sans discontinuer, et sans aucune motivation spécifique. Le mensonge mythomane est présenté comme une véritable « œuvre d'imagination » qui, malgré tout, prend appui dans la réalité et tisse des liens avec elle ; ainsi le mythomane donne « *plus ou moins la vérité des choses* »<sup>93</sup>.

Cependant, Dupré compare le mensonge mythomane aux mensonges des enfants pour lesquels il explique qu'ils résultent de « *l'exercice normal des fonctions psychiques* »<sup>94</sup> et Dupré appuie toute sa thèse sur la notion d'imagination. Pour autant, chez Lacan, imagination et mensonge ressortent de deux dimensions différentes. Par ailleurs, en 1956, Jean-Marie Sutter pointe alors que les « *pseudo-mensonges du petit enfant* »<sup>95</sup>, pour réutiliser ses termes, relèvent non pas d'une intention de tromper l'autre mais du *transitivisme* (je suis lui/il est moi ;

<sup>91</sup>S. FREUD, *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse* (1915-196), chapitre « *Ceux qui échouent devant le succès* », Les classiques des sciences sociales, version numérique

<sup>92</sup>E. DUPRE, *La mythomanie* (1905), In *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925, p8

<sup>93</sup>Ibidem, p45

<sup>94</sup>Ibidem, p5

<sup>95</sup>J.M. SUTTER, *Le mensonge chez l'enfant*, Paris, PUF, 1956

je sais ce qu'il pense/il sait ce que je pense) : l'enfant narre volontiers l'histoire d'un autre comme étant la sienne. Sutter se réfère ainsi au stade du miroir, tel que Lacan le théorise au fondement du Moi et de l'imaginaire.

La quête du mythomane est moins orientée par la nécessité de cacher ce qu'il est que de « se donner de l'être », se donner à voir : un lien peut être fait avec l'objet regard. Ainsi, on pourrait dire que si le mensonge ordinaire est le vêtement qui protège du froid, le récit mythomane est la parure qui fera briller un vêtement inexistant.

A ce propos, il peut être rappelé le mythe d'Ulysse et des Cyclopes : Après s'être aventurés sur l'île où demeurent les cyclopes, Ulysse et ses compagnons, se retrouvent coincés dans l'ancre de l'un d'entre eux. Ulysse échappa alors aux griffes du géant par un ingénieux stratagème consistant à lui faire croire qu'il se nomme « Personne ». Une fois endormi, Ulysse lui crève son unique œil avec un pieu. Désormais aveugle, Polyphème appelle au secours ses frères cyclopes. Mais quand ces derniers s'inquiètent de savoir qui l'agresse dans sa grotte, il ne peut répondre que : « Personne ». Cet extrait de l'Odyssée met en exergue l'écueil que pose le mensonge : il aveugle.

En effet, dans la mythomanie, le sujet s'invente une vie extra-ordinaire, il veut étonner et s'exposer comme exceptionnel. Il renverse l'angoisse d'être dominé en se plaçant fantasmatiquement au dessus de ceux qu'il induit en erreur. Il se construit une image grandiose aux yeux d'autrui. La mythomanie s'alimente par la mégalomanie du sujet.

Ce n'est donc pas nécessairement le registre symbolique qui est convoqué ici mais le registre essentiellement imaginaire, le mythomane ment pour faire tenir son être. Sans mensonges, sans regards fascinés portés sur lui, par l'intermédiaire de ces récits, il s'effondre.

Ainsi, alors qu'un lien a été fait entre pseudologie et névrose, un lien peut être ici fait entre mythomanie (et son rapport au transactivisme et à la mégalomanie) et psychose.

## 2.5. Les personnalités As-If

Il est des cas d'impostures ou de mensonges pathologiques qui interviennent par **imitation**. Ces « faussaires de la normalité » tentent de se faire passer pour normaux. Ces

sujets paraissent trop polis, trop avenants, trop instruits. Ils absorbent et digèrent leur environnement, par une capacité de sur-adaptation, mais sans ne rien en produire ou créer de vital. Ce qu'ils produisent est du vide et ce vide dérange. Sans forcément être démasqué, « quelque chose cloche »... « Qu'est-ce qui cloche ? » Voilà la question qui signe la reconnaissance par d'autres d'un « trouble de l'affect » chez certaines personnes apparemment normales. Leur trop parfaite adaptation est, pour l'analyste, un indice : dans leur travail comme dans leurs réactions affectives, elles ne font jamais que reproduire un modèle ou mimer des sentiments. Les « *As If* », c'est ainsi qu'Helene Deutsch désigne ces sujets qui, n'éprouvant rien, ne peuvent que s'identifier aux ressentis des autres. Ainsi, sous leur apparente normalité, se niche une véritable carence de la libido objectale :

*« La psychanalyse dévoile que ce n'est plus un acte de refoulement, mais une perte réelle de l'investissement d'objet. La relation apparemment normale avec le monde correspond à l'esprit d'imitation de l'enfant, et c'est l'expression de l'identification avec le milieu environnant, un mimétisme qui aboutit à une adaptation apparemment bonne au monde de la réalité, malgré l'absence d'investissement d'objet.*

*D'autres conséquences d'une telle relation à la vie sont : une attitude totalement passive à l'égard du milieu environnant, avec une vivacité très plastique à relever les signaux dans le monde extérieur et à se modeler et à modeler son comportement en conséquence. L'identification avec ce que les autres pensent et sentent est l'expression de cette plasticité passive et l'individu est capable de la plus grande fidélité et la plus vile perfidie. »<sup>96</sup>*

Helene Deutsch donne là un élément notable de compréhension sur la capacité des imposteurs à « coller » à la demande de l'autre. Par ailleurs, cet auteur ne reculera pas devant le diagnostic de psychose, schizophrénie ou paranoïa latente. Elle explique : « *Mes observations de patients schizophrènes m'ont donné l'impression que le processus schizophrénique passe par une phase « comme si » avant de construire la forme hallucinatoire* »<sup>97</sup>.

Pour Lacan, le mécanisme du « *comme si* » est « *une sorte de compensation imaginaire de l'Œdipe absent, de l'Œdipe en tant que qu'il lui aurait donné le signifiant, la virilité sous la forme non pas de l'image paternelle, mais du Nom-du-Père* »<sup>98</sup>. Il précise, un

<sup>96</sup>DEUTSCH H., *Les personnalités « As If »*, In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978, p240

<sup>97</sup>Ibidem, p252

<sup>98</sup>LACAN J, *Séminaire III – Les psychoses (1955-1956)*, Paris, Le Seuil, 1981, séance du 11 avril 1956

peu plus loin dans le cours de son séminaire : « *Nous avons la notion - mise en valeur par Hélène DEUTSCH, sur laquelle j'ai fait un jour quelques remarques - d'un certain « comme si » qui semble marquer les premières étapes du développement de ceux qui, à un moment quelconque, choiront plus ou moins dans la psychose, d'un certain rapport qui n'est jamais d'entrer dans le jeu des signifiants, une sorte d'imitation extérieure, de non intégration du sujet à ce registre du signifiant.* »<sup>99</sup>. C'est ainsi que les « As If » collent parfaitement, et par mimétisme, à leur environnement, auquel ils s'identifient fortement.

Ce qu'il est intéressant de retenir de l'étude des personnalités « As If » sont : le mécanisme d'imitation, le vide intérieur, le manque d'individualité, la carence de la libido objectale et la série d'identifications au monde environnant qui renvoie aux caractéristiques de la psychose...

---

<sup>99</sup>Ibidem, séance du 31 mai 1956

## Conclusion de la deuxième partie

Dans la veine de Freud qui avait déjà révélé la possibilité d'une énonciation du désir sous la forme d'un mensonge chez les enfants, dans *Deux mensonges d'enfants*, Helene Deutsch semble avoir mis au jour une modalité de défense névrotique. Otto Fenichel qui reprend l'essentiel des thèses d'H. Deutsch, articule ce mécanisme de défense en la formule suivante : « *s'il est possible de faire croire à quelqu'un que des choses fausses soient vraies, alors il est possible que des choses vraies, dont le souvenir me menace, soient fausses.* »<sup>100</sup>. On peut repérer ainsi comment le symptôme opère par la négativité, par le renversement de la valeur de la vérité.

Ainsi, on entr'aperçoit la nécessité d'interprétation du mensonge chez les sujets névrosés.

Dans le cas de sujets psychotiques tels qu'il pourrait être rapprochés les cas de mythomanie et les personnalités As-If, le mensonge ne semble effectif qu'à la condition d'être soutenu par l'autre. Dès qu'il n'en est plus ainsi, le montage défensif s'effondre et le sujet tend alors à être en prise avec l'angoisse.

Selon Phyllis Greenacre, qui avait travaillé essentiellement sur l'imposture, le menteur psychotique ne saurait se passer d'un « public ». Ainsi, l'imposteur n'est pas seulement une personnalité narcissique recourant à des stratagèmes pour se faire admirer, ni un simple menteur : pour lui, le personnage illusoire qu'il a inventé est devenu vrai et il ressent le besoin vital d'en trouver confirmation dans le regard d'autrui. En effet, Greenacre précise-t-elle : « *[le sentiment d'identité] est renforcé et sustenté par le sentiment d'être cru par les autres et avec l'ivresse d'être sous les feux de la rampe (qui reproduit la situation infantile avec l'ensemble du public prenant la place de la mère), il fournit une incitation d'autant plus puissante pour une répétition sans fin de ce type spécial de gratification.* »<sup>101</sup>

Reste donc à déplier plus précisément les différentes fonctions que peuvent tenir le mensonge en fonction de la structure psychique du sujet.

---

<sup>100</sup>O. FENICHEL, « *The economics of pseudologia phantastica* » (1939), In *The collected papers of Otto Fenichel : second series*, New York, WW Norton & Compagny, 1954, p 133

<sup>101</sup> P. GREENACRE, *Les imposteurs*, In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978, p371

### 3. Les fonctions du mensonge

D'après l'étude des cas de mensonges d'enfants et des cas de mensonges pathologiques, l'impossible à dire serait donc remplacé par le mensonge ; il occupe une fonction de bouchage. Le mensonge serait donc une solution face à l'impossible.

Mais la vérité trouve toujours le moyen de parler. Là où on cherche à la faire taire, elle revient déguisée et elle n'est jamais plus éloquente que dans le mensonge. C'est pourquoi, sur ce plan, le mensonge n'est rien d'autre en réalité que l'expression de la vérité qui se manifeste quand on ne veut ou ne peut rien en savoir. Le mensonge est la vérité qui parle, comme le manifeste classiquement la dénégation où le « ce n'est pas ça » veut dire « c'est exactement ça » ou encore « c'est bien vous qui le dites ».

Pour autant la vérité, l'idée de vérité elle-même n'est qu'une fiction et ne peut avoir qu'une structure de fiction. Ainsi, Le mensonge est une fiction qui touche à la vérité. (Bentham, 1997, « *De l'ontologie et autres textes sur les fictions* »)

#### 3.1. Le mensonge est une fiction

« Fiction » vient du latin  *fingere* , qui signifie « façonner », et par extension : « feindre », « inventer ». Les fictions renvoient toujours aux œuvres d'art.

Lacan écrit la fiction avec un « x » pour faire référence, sans doute, à la fois à la fixation dans le temps, dans l'histoire pulsionnelle de l'être parlant, et à la fois à la fixation au sens de l'attache (le mot *fixer* peut signifier attacher solidement). La *fixion*<sup>102</sup> tente d'attacher un bout du réel pour le transmettre sauf que toute tentative de transmission du réel ne peut être que mensonge puisque le réel est inattractable...

En effet, le fantasme est en lien avec la rencontre traumatique, rencontre avec un réel, c'est-à-dire rencontre avec un hors-sens. L'effet de la rencontre avec le réel, trou dans le symbolique, est indépassable pour le sujet à tel point que Lacan lui donne le statut d'« axiome ». Il existe une double fonction du fantasme. Le fantasme est à la fois « fenêtre sur le réel » et en même temps l'« écran » qui le cache. Il est support du réel et protection contre

---

<sup>102</sup> J. LACAN, « L'étourdit » (1973), *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 483. Concernant le mot fiction, il dit qu'il est en lien avec le mot *fixus*, qui viendrait du participe passé de *figere*, qui veut dire clouer.

lui. Ainsi, comme Freud disait que le rêve était la voie royale d'accès à l'inconscient, Lacan fait du fantasme la seule voie possible d'accès au réel. Freud insiste sur ces productions fantasmatiques inventées par le névrosé qui le mettent à l'abri de la réalité traumatique, en même temps que du fait de leur statut de fantasmes, ils restent non réalisés et deviennent inconscients par l'effet du refoulé. Le symptôme prendra alors appui sur ces fantasmes refoulés pour faire émergence. Les fantasmes sont des constructions, des fictions, des artifices, qui peuvent s'élaborer en prenant appui sur la réalité, mais qui tentent de rendre compte d'un réel.

Un exemple en est le récit autobiographique du psychanalyste et écrivain Philippe Grimbert, intitulé *Un secret*<sup>103</sup>. Dans ce livre, il raconte comment étant enfant, il s'était inventé un frère, plus grand, plus fort, plus beau que lui. Si cette invention est assez courante chez les enfants, pour Philippe Grimbert, elle occupe une place plus lourde et plus complexe qu'il ne l'avait imaginé. En effet, ce frère imaginaire a bien existé et, dans une transmission silencieuse, ce frère, disparu durant l'Holocauste, demandait une sépulture. Lors d'un entretien, Philippe Grimbert dit : « *Je n'ai aucun doute sur le fait qu'on puisse être traversé et construit par l'histoire qui vous a précédé ! [...] La façon dont une histoire familiale, avec ses silences, ses hontes et ses culpabilités, traverse les générations pour tomber sur la suivante. J'en suis l'exemple vivant au travers de la fiction et du romanesque qui habitent ce livre.* »<sup>104</sup> Cet exemple permet de saisir l'importance de la fiction pour pouvoir s'approcher de la vérité, de la place du sujet dans la famille. Pour Lacan, le passage par cette vérité menteuse, par ces inventions de l'enfance montre l'importance de la présence d'un Autre comme témoin de la vérité dans l'ordre symbolique. Il convient de reprendre la citation suivante comme repère dans cette étude : « *Il est clair que la parole ne commence qu'avec le passage de la feinte à l'ordre signifiant, et que le signifiant exige un autre lieu, le lieu de l'Autre, l'Autre témoin, Autre qu'aucun des partenaires, pour que la parole qu'il supporte puisse mentir, c'est-à-dire se poser comme Vérité.* »<sup>105</sup>

Dans cette logique de la fiction apparaît l'importance du lieu de l'Autre. Il est possible de reprendre deux exemples de son importance dans la logique de l'inconscient. Le premier

<sup>103</sup> P. GRIMBERT, *Un secret*, Paris, Grasset, Le livre de poche, 2006

<sup>104</sup> P. GRIMBERT, « Un secret, un film de Claude Miller », *L'avant-scène, cinéma*, n° 565, Paris, octobre 2007, p. 15-16

<sup>105</sup> J. LACAN (1962), « Subversion et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 807.

exemple est le rêve de Primo Levi qu'il relate dans son livre « *Si c'est un homme* » : « *C'est une jouissance intense (...) que d'être chez moi, entouré de personnes amies et d'avoir tant de choses à raconter (notre faim, les poux, les kapos, etc.) : mais c'est peine perdue, je m'aperçois que mes auditeurs ne me suivent pas. Ils sont même complètement indifférents : ils parlent confusément d'autre chose entre eux, comme si je n'étais pas là. Ma sœur me regarde, se lève et s'en va sans un mot. Alors une désolation totale m'envahit (...) une douleur à l'état pur.* »<sup>106</sup> Dans cette tentative pour raconter, le réel reste inassimilable par l'Autre. Le récit reste alors en errance. La fiction, les signifiants ont un besoin structurel d'un lieu Autre qui puisse l'accueillir pour être symbolisé, autrement la scène traumatique restera à jamais inoubliable, inavouable, irréprésentable. Chez l'être parlant, chez le *parlêtre*, il y a un monde au-delà de la représentation, mais ce monde n'est pas lisible sans le passage par l'Autre.

Lacan dans son enseignement propose le schéma optique (exposé dans la première partie de ce mémoire) pour rendre compte de la constitution du moi et de ses identifications, solidaire avec la place que le sujet va occuper dans le monde de ses représentations. Le modèle optique sépare l'espace en deux lieux différents, d'un côté le monde et de l'autre côté la scène, qui est le lieu de l'Autre où le sujet doit prendre place. Dans le rêve traumatique de Primo Levi, il apparaît que dans le lieu de la scène, il n'y a pas de place pour lui. Il reste errant dans le monde.

L'Autre scène, c'est la scène qui va permettre à l'être parlant de prendre sa place dans le monde : « *le départ, c'est bien ce passage de la scène au monde, pour lequel d'ailleurs il était si utile que dans les premières phases de ce discours sur l'angoisse je vous pose cette distinction essentielle des deux registres du monde, l'endroit où le réel se presse à cette scène, et l'Autre où l'homme comme sujet a à se constituer, a à prendre place comme celui qui porte la parole, mais qui ne saurait la porter que dans une structure, si véridique qu'elle se pose, qui est structure de fiction* »<sup>107</sup>.

À la différence des formations de l'inconscient et du jeu, de la fantaisie ou de la création où le sujet soumet le dévoilement d'une vérité à un dépassement, le mensonge, bien qu'il attrape lui aussi quelque chose de réel, enferme le sujet dans une croyance en l'Autre qui lui rend une consistance ou la renforce.

<sup>106</sup> P. LEVI, *Si c'est un homme* (1947), Paris, Julliard, 1987, p. 76-77

<sup>107</sup>J. LACAN, *Séminaire X L'angoisse (1962-1963)*, Paris, Seuil, 2004, p 174

### **3.2. Le mensonge comme évitement du principe de réalité :**

Le mensonge est l'invention par un sujet d'une réalité qui n'existe pas, soit par une fabulation pure et simple soit par la négation d'une réalité existante. Le mensonge le plus ordinaire relève de la construction consciente d'une fiction et en cela il se démarque radicalement du délire. Le sujet n'y croit pas.

Au contraire du mensonge prémédité, préparé, le mensonge spontané, que ce soit du petit menteur ou du mythomane, relèvent de la pensée hallucinatoire, comme toute fiction, comme tout récit qui invente une réalité qui n'existe pas. Le mensonge est le cousin germain du jeu, de tous les jeux qui commencent par : "On dirait que...".

Le mensonge est la fabrication d'un récit. Et même le mensonge minimaliste tel que celui qui consiste à répondre "Non" à la place d'un "Oui" à la question : "Est-ce toi qui as mangé le chocolat ?" Ce simple « non » mensonger, suppose à l'arrière-plan un récit possible, un récit qui justifie cette négation de la réalité "vraie".

En allemand, deux mots distincts disent la réalité : la "Wirklichkeit", plus proche de la vérité, qui est différente de la "Realität" qui, elle, désigne la réalité, et chez Freud la réalité psychique. Le mensonge prend sa source dans l'invention d'une autre réalité au service du Principe de Plaisir plus qu'au service du Principe de Réalité.

Le mensonge est évitement du Principe de Réalité, au service du Principe de Plaisir.

Il s'agit toujours d'améliorer l'objet halluciné par rapport à l'objet de la réalité car l'objet halluciné est satisfaisant par rapport aux désirs de son créateur, alors que l'objet de la réalité, même le plus « docile », est toujours, à un moment ou à un autre, insuffisamment satisfaisant. C'est d'ailleurs ce manque de satisfaction qui donne lieu au recours à l'hallucination ou aux rêveries. Cela rejoint les rêveries amoureuses, où l'on fait dire et faire à l'autre ce que l'on veut. Ce en quoi le mensonge et l'hallucination de l'objet satisfaisant sont adossés aux rêveries et aux fantasmes, à ceci près qu'ils affrontent un destinataire et qu'ils doivent tenir compte du plausible, ce qui est déjà une grande limitation et demande toutes sortes de compétences conceptuelles et sociales.

Quoiqu'il en soit, le mensonge est une solution trouvée par le névrosé pour recouvrir un réel indicible.

### **3.3. Le mensonge comme solution face à l'indicible :**

Il convient de relever deux dimensions importantes du mensonge : d'une part, le mensonge n'est pas une parole vide, il comporte une dimension de vérité qui concerne la pulsion. Là où le sujet ment, il y a un motif occulte pour lui, non avouable mais réel au sens pulsionnel. Cette dimension pulsionnelle se démontre dans l'embarras ou la honte que peut expérimenter un sujet quand l'autre le démasque.

Face à l'aveu impossible, non pas en raison de la culpabilité consciente mais précisément parce que le sujet ne possède pas le matériel pour la reconstitution du motif inconscient, reste la reconstruction d'une réalité que, paradoxalement, le contenu dissimulé révèle. Le mensonge met en jeu l'objet pulsionnel dont le menteur ne veut rien savoir.

D'autre part, le mensonge s'oppose à la levée du refoulement : plus un sujet ment, moins il est dans le langage inconscient. Comme il a été vu précédemment, le mensonge recouvrirait la division subjective, évitant que le contenu refoulé puisse être transformé, déguisé.

Si Freud établit une opposition entre mensonge et levée du refoulement c'est parce que par le mensonge, le sujet incapable d'aller jusqu'à la sublimation des contenus refoulés (comme le font les créateurs littéraires par exemple), cherche à convaincre l'autre et à se convaincre d'une réalité qui capture totalement son désir.

L'opposition entre mensonge et levée du refoulement est difficile à aborder car il a été vu dans la première partie que le mensonge est la fonction constituante de la parole. De telle sorte que la parole ne peut avoir valeur de vérité qu'à la condition de possibilité du mensonge. Le plus vrai que peut dire un sujet, c'est : « Je mens », et paradoxalement, on dira au sujet qui soutient cette énonciation : « Tu dis la vérité ». Même si par cette affirmation nous acceptons qu'il mente.

« Je mens » est en soi une manifestation typique de l'inconscient, de la nature fondamentalement trompeuse du désir inconscient. Ce dernier ne se manifeste que de façon déguisée, il est fondamentalement lié à quelque chose qui est son apparence, son masque. Dans le désir, il y a en même temps le mouvement du désir et la défense contre le désir, cette double face, cette ambiguïté profonde. Lacan remarque que la manifestation de l'inconscient et la façon dont le sujet s'engage dans une analyse ne peut être comprise vraiment qu'à partir de cette impasse : *« C'est d'abord comme s'instituant dans, et même par un certain mensonge, que nous voyions s'instaurer la dimension de la vérité, en quoi elle n'est pas, à proprement parler, ébranlée, puisque le mensonge comme tel se pose lui-même dans cette dimension de vérité. »*<sup>108</sup>

Ainsi, le déguisement de la vérité en mensonge serait une mesure dont dispose le névrosé et, comme il le sera vu ultérieurement, qui fait défaut au psychotique. En effet, le mensonge chez le psychotique n'a pas la même fonction.

Le mensonge peut-il s'analyser comme un rêve ? Il sera vu en dernière partie de cet écrit qu'un mensonge-fiction fait appel aux mêmes formations de l'inconscient que lors de la construction d'un rêve, reprenant des constructions métaphoriques et métonymiques.

Pour autant, tout ce qui se construit avec le langage rate la vérité parce que les mots manquent pour dire toute la vérité. D'autre part la vérité ne peut pas recouvrir le réel, le réel en tant qu'il échappe au symbolique est plus fort que le vrai.

Ce jeu entre mensonge et vérité pose la prudence de Freud face à n'importe quelle assertion du patient (il avait, par ailleurs, pris ses distances avec la théorie du trauma en tant que séduction réelle). En ce qui concerne la vérité, il ne s'agit pas tant d'une vérité à dévoiler que d'une vérité à décider par un acte de parole.

### **3.4. L'attrait pour la faute**

Le menteur sait que son mensonge prive la personne trompée d'une partie d'elle-même et se sent coupable. Pourtant le mensonge surgit, comme malgré lui. Il s'installe et

---

<sup>108</sup>J. LACAN, *Séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p127.

s'entretient dans un mouvement qui semble incontrôlable, qui le dépasse et sur lequel il n'a pas de prise.

L'acte de mentir est une « transgression ». Y a-t-il des cas de menteurs pathologiques qui s'arriment à la dimension de l'attrait pour la faute ? Animés par le sentiment de culpabilité inconscient ?

Freud, dans son court article intitulé « *Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse* » donne une piste intéressante qui semble pouvoir tout à fait s'appliquer à certains cas de menteurs et/ou imposteurs. Le troisième chapitre de cet article a été traduit en français ainsi : « *Les criminels par sentiment de culpabilité* », *criminel* étant la traduction du mot allemand *verbrecher* qui désigne plus largement tout type de délits et de transgressions (aussi mineurs peuvent-ils être).

Freud y explique :

*« Des personnes fort honorables, en me racontant leur jeunesse, en particulier les années de leur prépuberté, m'ont souvent rapporté qu'elles s'étaient alors rendues coupables d'actions illicites, tels que vols, tromperies, voire actes incendiaires. J'avais coutume de ne pas m'embarrasser de ces données, me disant que la faiblesse des inhibitions morales à ce moment de la vie était bien connue, et je n'essayais pas de les faire rentrer dans quelque ensemble plus important. Mais je fus finalement amené, en présence de cas plus francs et plus démonstratifs, en face de délits semblables commis par des malades pendant qu'ils étaient en traitement chez moi (il s'agissait d'individus ayant dépassé la prépuberté), à une étude plus approfondie de ces cas. La recherche analytique permit alors de faire cette surprenante constatation que ces actes avaient été commis avant tout parce qu'ils étaient défendus et parce que leur accomplissement s'accompagnait pour leur auteur d'un soulagement psychique. Leur auteur souffrait d'un oppressant sentiment de culpabilité de provenance inconnue et, une fois la faute commise, l'oppression en était amoindrie. Tout au moins le sentiment de culpabilité se trouvait-il rapporté à quelque chose de défini.*

*Si paradoxal que cela puisse paraître, il me faut dire que le sentiment de culpabilité préexistait à la faute : ce n'est pas de celle-ci qu'il procédait, mais au contraire la faute procédait du sentiment de culpabilité. On pouvait à bon droit taxer ces personnes de criminelles par sentiment de culpabilité. La préexistence de ce sentiment avait naturellement pu être démontrée par toute une série d'autres manifestations et effets. »<sup>109</sup>*

---

<sup>109</sup>S. FREUD, *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse* (1915-196), chapitre « *Les criminels par sentiment de culpabilité* », Les classiques des sciences sociales, version numérique

C'est une élaboration qui relève de l'inconscient, qui a directement à voir avec l'inconscient, au sens où Lacan, par exemple, pouvait dire en 1953 que « *l'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré* »<sup>110</sup>. Le chapitre censuré de son histoire, la marque blanche de la castration symbolique dont le sujet ne veut rien savoir, au sens du refoulement, va alors être occupée par cet autre savoir forgé, ce voile qu'est le mensonge, directement corrélé au sentiment inconscient de culpabilité névrotique. L'on pourra se référer à Winnicott qui écrivait qu'il existait un certain type de comportement antisocial courant et très apparenté à la mauvaise conduite ordinaire des enfants en bonne santé. Il donne là les exemples du vol, du mensonge, du penchant à détruire, de l'énurésie. Par ces actes, poursuit Winnicott, « *on tente inconsciemment de donner une signification au sentiment de la culpabilité. L'enfant ou l'adulte ne peut parvenir à la source d'un sentiment de culpabilité qui est intolérable, et le fait qu'il ne puisse être expliqué cause un sentiment d'aliénation. L'individu antisocial se sent donc soulagé en inventant un délit limité qui est, d'une manière déguisée, de la nature du délit dans le fantasme refoulé relevant du complexe d'Œdipe primitif* ».

C'est également la première réponse que Freud avait donné à ce phénomène : « *D'où provient l'obscur sentiment de culpabilité préexistant à l'acte ? (...) Une réponse (...) projetterait peut-être quelque lumière sur la source du sentiment de culpabilité des hommes en général. Or, la recherche psychanalytique nous fournit régulièrement la même réponse : cet obscur sentiment de culpabilité provient du complexe d'Oedipe, il est une réaction aux deux grandes intentions criminelles, celles de tuer le père et d'avoir avec la mère des relations sexuelles.* »<sup>111</sup>

Freud propose un deuxième élément déclenchant cet « attrait pour la faute ». Il convient de reprendre ses observations : « *On peut, sans aller bien loin, l'observer : nos enfants se font souvent « méchants » afin qu'on les punisse et, après la punition, ils sont calmes et satisfaits. Une investigation analytique ultérieure nous met fréquemment sur la trace du sentiment de culpabilité qui les a poussés à rechercher la punition. Parmi les criminels adultes, il faut, certes, écarter tous ceux qui commettent des crimes sans éprouver de sentiment de culpabilité, ceux qui, ou bien ne possèdent aucune inhibition morale, ou bien*

<sup>110</sup> J. LACAN, « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* », In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 256

<sup>111</sup> S. FREUD, *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse* (1915-196), chapitre « *Les criminels par sentiment de culpabilité* », Les classiques des sciences sociales, version numérique

*qui se croient autorisés à agir comme ils le font dans leur lutte contre la société. Mais chez la plupart des malfaiteurs, chez ceux pour lesquels, en somme, sont faites les lois pénales, il se pourrait qu'une semblable motivation du crime puisse entrer en ligne de compte, éclairer bien des points obscurs de la psychologie du criminel et donner aux peines une base psychologique toute nouvelle. »<sup>112</sup>*

Ainsi, Il existe en effet des cas où le mensonge est tellement peu crédible qu'il est légitime de se demander si le menteur ne cherche pas à ce que son interlocuteur découvre le pot-aux-roses. La honte ressentie par le menteur se faisant démasquer ne serait donc en réalité que jouissance.

Émerge donc l'idée que le mensonge, comme tel, relèverait essentiellement du registre de la névrose, et qu'il sert à quelque chose, qu'il a une fonction bien précise dans l'économie psychique de l'individu, celle d'un soulagement du sentiment de culpabilité, et celle d'une tentative d'explication d'éléments refoulés, de mise en mots d'un réel innommable, en un mot une tentative de boucher le manque lié à la castration. Cela suppose l'inscription du sujet dans la signification phallique, en tant que le Phallus est le signifiant du désir, c'est-à-dire qu'il est le signifiant qui vient à une place bien précise ce qui est une réponse (névrotique) au manque structural de la castration symbolique.

En ce sens, l'on pourra dire que le mensonge est une réponse à l'horreur de la vérité qu'est la division subjective et qui ne peut se dire toute.

### **3.5. Le mensonge fait fonction de suppléance chez le psychotique**

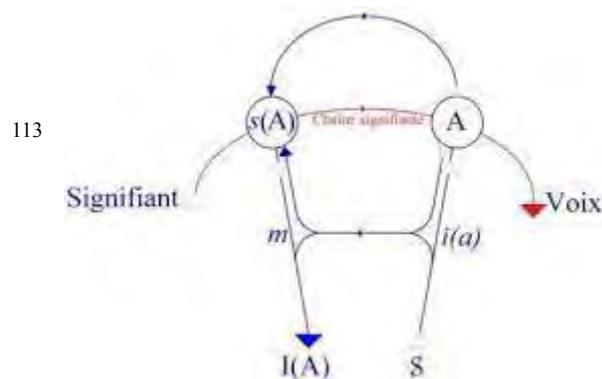
De nombreux psychotiques mentent, alors même que leur psychose, « discrète », ne met au jour ni phénomènes élémentaires, ni idées délirantes manifestes. C'est même sans doute parce qu'ils mentent que ces phénomènes psychotiques sont étouffés. Il faut bien prendre la mesure de l'aplomb avec lequel certains psychotiques soutiennent leurs mensonges et la certitude (dénuée de honte ou de culpabilité) qui est la leur de dire la vérité. De la même façon que Freud pouvait dire que le psychotique aime son délire comme il s'aime lui-même, il

<sup>112</sup> S. FREUD, *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse* (1915-1916), chapitre « *Les criminels par sentiment de culpabilité* », Les classiques des sciences sociales, version numérique

peut être avancé que le psychotique tient à son mensonge comme à quelque chose qui est lui-même ; il « est » son mensonge. Ainsi, il est des cas où si l'on vient à mettre le sujet psychotique au pied du mur de son mensonge, la structure, l'édifice s'écroule.

Pourquoi ?

Parce que le sujet psychotique évolue dans une structure régie par le rapport à un « Autre préalable » dont le premier étagement du graphe du désir donne sa constitution :



La position du sujet dans son rapport à l'Autre préalable est celle de l'aliénation. L'identification privative s'élabore par le surgissement d'un premier signe au champ de l'Autre. Le champ de la frustration s'instaure par le fait que ce premier signe, sur lequel repose tout l'être du sujet, est renvoyé à un autre signe par lequel il reçoit son sens. De cette connexion résulte la première articulation signifiante S1-S2, structure minimale et donc inachevée du registre symbolique. Elle implique une **vacillation du sujet** : choisir l'être (S1) ne se fait qu'au prix d'un non-sens ; choisir le sens (S2) entraîne d'une perte de l'être. Le sujet psychotique reste assujéti à cette structure ; le vacillement qu'elle induit engendre une véritable inconsistance subjective.

Dans les cas de psychoses, le mensonge a une fonction de suppléance, notamment pour que l'ordre du monde que le sujet tente d'instaurer puisse se maintenir stable. Il n'est pas évident au premier abord de percevoir le rôle central que peut jouer le mensonge dans la psychose. Il peut être supposé que les menteurs psychotiques perçoivent que la faille subjective qu'ils pourraient être amenés à mettre à jour s'ils ne mentaient pas, pourrait se révéler particulièrement déstabilisante. Cette faille n'a pas à voir avec la castration

<sup>113</sup> Extrait de « *Subversion du sujet et dialectique du désir* » de J. LACAN (In *Ecrits*)

symbolique du névrosé mais avec le trou de la *forclusion*, qui nécessite un certain habillage signifiant ou imaginaire (identifications imaginaires, fonctionnement « comme si », etc.). Alors que le mensonge névrotique, dans son fond, appelle une interprétation de la part de l'Autre, le mensonge psychotique n'attend pas cette interprétation puisque la certitude du savoir réside tout entier du côté du sujet. Le mensonge psychotique est comme déconnecté de la dimension signifiante.

Si on ne le croit pas, le sujet risque de se retrouver devant la faille structurale du savoir, devant l'inconsistance de l'Autre du langage qui, dès lors, n'est plus garanti. En outre, si le mensonge psychotique peut être ce « processus de maintien », il peut aussi être un moyen subtil pour garder avec l'Autre, avec les semblables, un minimum de lien, d'interaction ou de relation. C'est un usage factice de la dimension du semblant qui permet là au sujet psychotique de ne pas se retrouver seul avec son délire, et avec son angoisse. Il le fait passer pour vrai pour avoir auprès de l'Autre une certaine caution, une certaine garantie, et une certaine reconnaissance. Il vient, avec du signifiant noué à un imaginaire souvent prolifique (et sans qu'il ne se confonde nécessairement avec le délire) colmater un réel angoissant, voire anéantissant ; et il vient par ailleurs donner au pseudo-dialogue avec l'autre l'allure de la « normalité » alors même que justement, la norme phallique lui fait défaut (c'était une des définitions de la « normalité », selon Lacan : la « *norme-mâle* » donnée par le Phallus comme signifiant, cette norme-mâle dépendant directement de la réussite de la métaphore paternelle, et échouant lorsque le Nom-du-Père est forclos). Le mensonge psychotique est donc là non pas nécessairement un mensonge destiné à mentir, mais une solution stabilisatrice, un montage qui est bien plus destiné à « sauver » le sujet plutôt qu'à tromper son Autre.

En outre, pour le psychotique, l'Autre n'est qu'une intrusion d'une volonté. Il ment donc pour se défendre de cette intrusion, pour échapper à la volonté de l'Autre. En effet, il vit son être comme un absolu à la merci de l'Autre : chez le psychotique, le désir de l'Autre ne peut être saisi avec les pincettes du signifiant, il se trouve donc en présence d'un désir non symbolisé par le Phallus. Il tente alors de « *restituer le désir de l'Autre* »<sup>114</sup> en se faisant objet du fantasme. La liberté de son être dont peut faire preuve son mensonge sans division subjective se paye d'un esclavage aveugle au signifiant qui n'introduit pas le manque, qui ne crée pas le lieu de la vérité, de la parole.

---

<sup>114</sup> J. LACAN, *Séminaire V – Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p 481

### 3.6 L'effet du mensonge sur son destinataire :

Il convient désormais de mettre en relation tout ce qui a été analysé jusqu'ici sur le mensonge et de constater une discordance avec beaucoup de prétendus mensonges adressés par des personnes réputées psychotiques. Dans les institutions de soin, certaines d'entre elles se heurtent à l'injonction obstinée de « dire la vérité » et à des effets contre-transférentiels désastreux (accusations de tromperie, entretiens acrimonieux, refus de traitement, etc.).

En droite ligne avec la perspective du langage ordinaire, l'approche pragmatiste des actes de langage permet d'examiner ce que cela fait et ce que cela fait faire qu'on nous mente. En philosophie du langage, les actes perlocutoires<sup>115</sup> sont des paroles qui sont aussi, par leur énonciation, des actes. À la différence des actes illocutoires<sup>116</sup> (comme par exemple « je vous déclare coupable » ou « la séance est ouverte »), les perlocutoires désignent des paroles qui font ou font faire quelque chose à quelqu'un.

Cette perspective peut confronter l'analyste à plusieurs problèmes, car il peut bien douter de ce qu'un patient raconte, mais, comme l'exprime Pierre-Henri Castel, que doit-il croire d'autre ? Et de poursuivre : *«Les difficultés commencent lorsque ce qu'il s'agit de croire ne vise pas seulement ce qu'on peut déduire logiquement des énoncés des patients, mais, conformément à la conception du langage et de l'affect que je développe par ailleurs, une coopération étroite avec ce qu'ils essaient de faire en parlant ainsi (de faire faire à l'analyste, de faire sentir, de faire croire, de faire rêver, etc.), coopération qui n'a pas simplement une dimension active, mais aussi passive.»*<sup>117</sup>

Dans cette optique, il convient de se demander ce que le mensonge peut produire chez l'autre. Comme il vient d'être évoqué précédemment, P-H Castel suggère que cela induit un effet de passivation. La grammaire des expressions « se faire berné », « se faire avoir » et « se faire mentir » est à ce titre intéressante : la passivation concerne l'interlocuteur berné, à qui l'on ment, que l'on a eu. Ce que le destinataire d'un mensonge peut dire de sa position, il ne peut l'énoncer que sous un mode passif. La position dans laquelle il est placé génère de l'incertitude, de l'embarras, de l'ignorance, ou encore le sentiment d'être l'objet dont profite le menteur. L'erreur commune, très fréquemment rencontrée est d'épingler des personnes

<sup>115</sup> Décrits par S. CAVELL, *Passionate and performative utterance*, In *Philosophy the day after tomorrow*, Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press, 2005, p 155-191

<sup>116</sup> Décrits par J.L. AUSTIN (1962), *How to do thing with words*. Cambridge : Harvard University Press, 1975

<sup>117</sup> P-H CASTEL, Entretien. Autour du «Cas Paramord », 2018

<https://www.nonfiction.fr/article-8504-entretien-autour-du-cas-paramord-avec-pierre-henri-castel.htm>

psychotiques comme des simulateurs, des trompeurs ou des manipulateurs. En vérité, ces catégories ne font que miroiter les effets passivants que ces sujets psychotiques provoquent en proférant des « mensonges ». D'ailleurs, cela sera mis en exergue dans la quatrième partie de ce mémoire dans le cadre de l'analyse du film « *Frantz* », à travers lequel on pourra saisir tout l'effet que l'imaginaire produit chez les sujets trompés, voire même, pourrait-on dire, aveuglés et sans volonté de recouvrer la vue tant la vérité les ferait souffrir.

Maintenant, qu'est-ce qu'un mensonge peut *faire faire* à son destinataire ? En réponse à l'effet de passivation, l'une des réactions possibles est de tenter de regagner la main, de se soustraire à cette position embarrassante. Le recours à la maîtrise par le « savoir » et la « compréhension » semble être l'une des issues à l'insupportable manque à savoir ressenti par la personne dupée. Mais chercher à recouvrir par du savoir l'effet produit par un mensonge revient à annuler son effet. En effet, cela vient couvrir ce qui passe véritablement par le mensonge. Or, si l'on suppose que l'autre dissimule quelque chose en mentant, en passer par le savoir demeure tout à fait inutile.

Car, en effet, qu'est-ce que le destinataire gagnerait à découvrir « derrière » la dissimulation ? Entre un patient qui « dit vrai » et un autre qui « ment », comprend-on réellement davantage le premier ? À cette question et compte tenu de ce qui a été développé tout au long de ce mémoire, il convient de répondre par la négative. Le mensonge révèle bien plus qu'il ne dissimule – peut-être même deux fois plus: le mensonge révèle ce que le sujet cache et ce qu'il a bricolé pour le cacher. Là encore, cet état de fait introduit parfaitement la quatrième partie de ce travail.

Par ailleurs, la supposition selon laquelle être témoin de ce qui se passe ou de ce qu'il y a « à l'intérieur » de quelqu'un en assurerait aussitôt sa compréhension est une totale méprise, qui implique une transparence de chacun à soi-même, une contradiction dans les termes pour la psychanalyse ;: « *Même si j'entendais tout ce qu'il se dit à lui-même, je saurais tout aussi peu à quoi ses mots renvoient que si je lisais une seule phrase tirée du milieu d'un conte.*»<sup>118</sup> Cet aphorisme rend saillants les espoirs déçus du désir de savoir qui ne trouve pas dans le for intérieur d'autrui ce qui permettrait de le satisfaire et de le garantir.

L'exemple peut être cité de la douleur polymorphe et labile dont peut se plaindre un homme réputé psychotique et qu'il attribuerait à diverses maladies graves. Si il devait être

---

<sup>118</sup> L. WITTGENSTEIN, *L'intérieur et l'extérieur, Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie*, tome II, Mauvezin, T.E.R., 2000

étudier son système nerveux pour déterminer si sa douleur est réelle, cela ne permettra aucunement un meilleur niveau de compréhension lorsqu'il dit : « J'ai telle et telle maladie grave.»

L'écoute analytique passe par un autre canal que celui du savoir et ne pose pas la compréhension d'autrui comme un prérequis de son effectivité. Travailler avec ce doute en l'assumant serait la réponse appropriée, alors que coller un diagnostic de trouble factice à cet homme ne fait que convertir le doute du clinicien en certitude, celle qu'on se joue de lui. Inclus subjectivement dans la rencontre, cela suppose des cliniciens qu'ils cèdent quelque chose de leur désir de savoir, de leur désir de certitude, s'ils veulent entendre adéquatement ce qui leur est adressé. L'éthique de la pratique analytique est ici convoquée. Cela renvoie à l'exemple du cas Grégory qui sera décrit dans notre quatrième partie. En effet, la psychanalyse part du symptôme (ici, le mensonge) et traite la vérité impliquée dans le symptôme qui est particulière à un sujet. Le symptôme est vérité mais liée à un bout de réel.

## Conclusion de la troisième partie

En guise de conclusion sur les fonctions du mensonge, il peut être rappelé la manière dont les médecins percevaient, à l'époque de Freud, les hystériques. En effet, sans être de cause organique, les symptômes hystériques (notamment dans l'hystérie de conversion) en ont pourtant tout à fait l'allure. Il a été observé des paralysies, des crises d'épilepsie, des cécités hystériques, etc. Tant et si bien que certaines « maladies » ont subi diverses opérations chirurgicales à mesure que les paralysies se « déplaçaient ».

Face à ses résistances au traitement, certains médecins n'ont pas hésité à classer ses patientes sous le qualificatif de simulatrice, laissant entendre une volonté délibérée de tromper et de mentir. L'on voit à travers cet exemple comment une vérité exprimée corporellement peut être catégorisée de mensonge et que sans l'interprétation psychanalytique, c'est complètement à côté du sujet que l'on passe. Car, la douleur d'un patient n'est pas quelque chose que l'on puisse « savoir », chercher à déterminer sa véracité est voué à l'échec.

Le mensonge, ici dans l'hystérie de conversion, remplace l'impossible à dire. C'est en ce sens qu'il constitue à la fois une impasse et une solution. Le mensonge met en jeu l'objet pulsionnel dont le sujet ne veut rien savoir ; ainsi, l'interprétation du mensonge chez le névrosé pourrait permettre de border ce réel.

Chez le psychotique, chez qui le mensonge inscrit une voie particulière du lien social, c'est l'impossible à être qui produit le mensonge. Le mensonge, l'imposture, prend la place et bouche le trou de l'impossible à être. Le sujet ne tient dans le monde que tant que son mensonge est cru.



#### **4. Cas cliniques – analyse différentielle**

Comme il vient d'être vu précédemment, en fonction de la structure du sujet, le mensonge ne prendra pas la même fonction. Alors que le névrosé en dit un bout sur sa vérité en mentant, le psychotique comble le trou de la forclusion par le mensonge.

Alors que chez le névrosé, le registre symbolique est essentiellement convoqué, chez le psychotique, c'est au registre imaginaire que l'on à faire ; le psychotique en captant par le biais du registre imaginaire le désir de l'autre, va tenter de s'y conformer en tout point... Alors que le mensonge d'un névrosé peut « exaspérer », le mensonge d'un psychotique fascine... et « en met plein les yeux »...

C'est au travers de trois cas que la dernière partie de ce mémoire compte illustrer les éléments théoriques jusqu'ici dépliés.

##### **4.1. Analyse d'un mensonge issu d'un cas clinique**

Il a été signifié dans la première partie de ce mémoire que le mensonge est le symbolique inclus dans le réel, le réel étant proprement ce qui n'a pas pu être symbolisé. Au cours de mon expérience professionnelle, j'ai eu à le constater à différentes reprises et j'ai jugé opportun de relater, dans cette dernière partie, le cas d'un patient qui, au travers de ses récits rocambolesques, évidemment mensongers mais cela me paraît presque anecdotique, a su dévoiler une vérité des plus intimes.

Grégory était à bout de souffle lorsqu'il demanda une thérapie : il se trouvait dans une situation d'urgence puisque tout ce qui jusqu'à présent lui donnait sa consistance s'était effondré. Cela avait commencé par une rupture amoureuse dont il n'arrivait pas à se remettre, puis, ayant perdu complètement pied, fut poursuivie par la perte de son emploi. Inscrit dans un deuil qui lui semblait impossible et ayant perdu tout statut social, Grégory s'est enfoncé dans les conduites les plus destructrices et les plus dangereuses. Ces conduites, pour autant, semblaient n'être que des appels au secours, tant des précautions spécifiques étaient prises lors de ses « passages à l'acte ». Certains passages à l'acte narrés n'étaient d'ailleurs que purement

fictifs, et n'avaient pour objectif que de se donner une nouvelle consistance : celle d'une victime de sa propre vie.

Quelques jours après le démarrage de sa cure, Grégory dit avoir retrouvé un travail. J'ignore si ce fait est exact mais, ce qui peut être également entendu, c'est que effectivement un nouveau travail était en cours : son travail analytique.

Grégory se décrivait comme quelqu'un de violent et impulsif (il s'identifiait d'ailleurs à l'image du tigre), il parlait sans cesse de « *cette violence en lui* » qu'il n'arrivait pas à canaliser et toutes ses histoires grandiloquentes ne faisaient que mettre en scène ce caractère violent et **indomptable** qu'il cherchait à se donner. De la même manière, il consacrait beaucoup d'efforts dans le fait de montrer, dire, prouver son hyperémotivité et son hypersensibilité (il s'était auto-diagnostiqué HPI et cherchait à ce que je lui valide son diagnostic, en quelque sorte, pour qu'il soit enfin quelque chose ou quelqu'un).

Autre élément notable, Grégory est un passionné d'apnée. Il faisait de la plongée et lorsqu'il était pris d'angoisse, il se faisait couler un bain et rester en apnée le plus longtemps possible dans sa baignoire.

Enfin, Grégory se dit également passionné d'histoire, l'histoire de France, l'évolution des contextes internationaux mais aussi de son histoire transgénérationnelle. Curieux de ses origines, issu d'une famille d'origine juive, il avait, pendant les séances, à cœur de se remémorer les souvenirs des récits de son grand-père.

Il se fantasme être un homme d'une extrême violence, à l'image de son prétendu meilleur ami « *ex-militaire et membre de la BAC* » pour reprendre ses termes, à qui il attribue toutes sortes d'expéditions punitives envers des individus qui auraient constitué une menace pour sa famille, ses amis ou pour lui-même. Cette fascination pour la violence, la guerre, la mort, il la tient de ce grand-père qui a été lui-même militaire. Et c'est cette idéalisation pour le grand-père qui constituera le lit d'une fiction que Grégory me raconte comme étant un événement réellement vécu. En effet, un jour (c'était un jeudi), ce patient me contacte pour avoir un rendez-vous en urgence en m'expliquant ceci :

*« J'ai vécu des choses lundi que très peu de gens vivent dans leur vie. Cela a été un cauchemar éveillé et je vous assure que c'est véridique. »* Il est, du reste, assez courant qu'avant d'énoncer une histoire fictive, le sujet insiste sur le caractère véridique du « mensonge ». Il continue : *« Afin de ne pas tomber dans un syndrome post-traumatique, je ressens le besoin d'en parler. »* Je retrouve là les habitudes d'auto-diagnostic du patient. Il termine ainsi : *« A ce jour, je l'absorbe et je le gère plutôt bien même si ça a laissé un peu de traces... »*

Puis vient le jour du rendez-vous, il raconte :

*« J'avais retrouvé dans ma cave une arme appartenant à mon grand-père et qu'il m'avait donné. Tout est en règle, l'arme est bien déclarée, ce n'est pas un problème. Mais, en hommage à mon grand-père, j'ai voulu la nettoyer à fond. Je me suis donc installé sur ma terrasse, j'ai démonté et nettoyé tous les éléments et j'ai laissé cette arme séchée sur la table, sur le balcon. Ensuite, je suis parti pour ma journée en oubliant que j'avais laissé l'arme dehors, à la vue de tous. Quelques temps plus tard, j'entends tambouriner à ma porte. J'ouvre. C'était la police... la brigade d'intervention des forces spéciales... Une voisine avait vu mon arme et avait appelé la police ; ils ont décidé d'intervenir en urgence. Je suis resté dans le couloir, ils m'ont immédiatement mis en joue. J'étais tétanisé, j'avais peur que le coup parte... Ils m'ont attrapé et ils m'ont tiré, ils m'ont sorti de force de chez moi ! Ensuite, j'ai été placé en garde à vue... Ils m'ont mis les menottes mais elles étaient tellement serrées que mon pouce était devenu tout bleu... Au bout de quelques heures, ils ont compris qu'il s'agissait d'une arme déclarée et que j'avais juste nettoyée et laissée sécher sur la table de mon balcon. Ils se sont excusé et m'ont laissé rentrer chez moi. J'ai eu vraiment peur, j'ai vraiment eu peur de la mort, j'ai vraiment cru qu'ils allaient me tirer dessus... Je me suis vraiment senti extirpé de force... »*

Cette histoire, purement inventée comme il avait l'habitude de le faire, en dit pourtant un bout de sa vérité subjective car il convient de constater le champ lexical utilisé dans sa narration :

L'environnement militaire : « être en règle », « laisser des traces », « être déclaré », « arme », « intervention », « force », « coup », « se faire tirer dessus »

La mort : « peur de la mort », « couloir » (qui peut renvoyer au couloir de la mort), « se faire tirer dessus ».

En outre, l'histoire racontée par Grégory fait état d'un acte de dénonciation par le voisinage, ce qui renvoie à l'ambiance de la deuxième guerre mondiale. Des termes comme « être extirpé de force » donnent également l'image d'une arrestation violente.

Le « pouce » devenu « bleu » est le signe d'un manque d'oxygénation, qui rappelle sa passion pour l'apnée. L'apnée, en effet, est une privation volontaire d'oxygène comme pour tenter de s'approcher du réel de la mort, tout comme ses conduites autodestructrices. D'ailleurs, ce patient parlait, avec force et passion, des moments de sa vie où il a été « entre la vie et la mort ». (sans s'en apercevoir, il a évoqué un grave ennui de santé qu'il aurait rencontré à une période pendant laquelle nous étions déjà en lien... ainsi, là encore, j'ai pu m'apercevoir que ses « scénarios catastrophes » n'étaient que pures fictions).

Ainsi cette fiction ne recouvrirait-elle pas la vérité de sa jouissance ? **Un réel y est serait donc convoqué : le vivant et la mort** en premier lieu ; et son fantasme de pouvoir errer dans une sorte d'entre deux... C'est ce qui permet de comprendre la fascination du patient pour son grand-père et pour son ami ex-militaire (existe-t-il seulement?), personnages qui, dans ses récits, ont très fréquemment côtoyé la mort.

Grégory prend soin de conclure son histoire en ajoutant : « *J'ai raconté mon histoire à mon ami militaire. Il m'a conseillé de faire des exercices de respiration.* » ; ce à quoi j'ai simplement répondu que faire des exercices de respiration était une bonne chose.

Ainsi, de ce réel innommable ne reste que des « *cauchemars éveillés* », des peurs... une inquiétante étrangeté. Toute tentative de mise en mots ne peut être que mensonge puisque le réel est indicible.

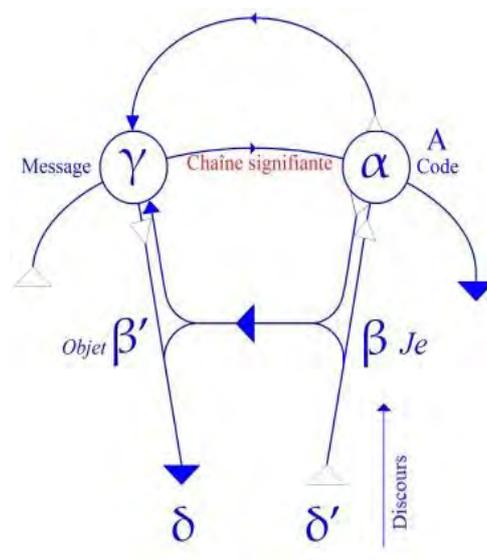
Ce récit, raconté avec force et passion, délivre un message et a pu se construire de la manière dont Lacan l'explique dans son séminaire *Les formations de l'inconscient* (1957-1958) :

« Voilà donc *la rencontre première*  $[\alpha]$  au niveau de ce que nous avons appelé « *le code* ». Et dans l'autre, *la seconde rencontre*  $[\gamma]$  qui achève la boucle, qui constitue à proprement parler *le sens*, qui le constitue à partir du code qu'elle a d'abord rencontré, c'est à ce point d'aboutissement. Vous voyez deux flèches qui aboutissent - et aujourd'hui je me dispenserai de vous dire quelle qu'elle est la seconde des flèches qui aboutit ici  $[\gamma]$  - dans ce point  $\gamma$ , c'est le résultat de *cette conjonction du discours avec le signifiant* comme support créateur de sens : c'est *le message*. Ici le sens vient au jour, la vérité qu'il y a à annoncer - *si vérité il y a* - est là dans *le message*.

La plupart du temps aucune vérité n'est annoncée, pour la simple raison que *le discours*  $[\delta \rightarrow \delta']$  ne passe absolument pas à travers *la chaîne signifiante*  $[\gamma \rightarrow \alpha]$ , qu'il est le pur et simple *ronron de la répétition* et du *moulin à paroles*, et qu'il passe quelque part *en court-circuit* entre  $\beta$  et  $\beta'$ , et que *le discours* ne dit absolument rien, sinon de vous signaler que je suis un animal parlant. C'est le discours commun de *ces mots pour ne rien dire*, grâce à quoi on s'assure qu'on n'a pas en face de soi affaire à simplement ce que l'homme est au naturel, à savoir une bête féroce.

Ces deux points,  $\beta$  et  $\beta'$ , comme *noeud minimum du court-circuit du discours*, sont très facilement reconnaissables :

- c'est précisément *l'objet* au sens de *l'objet métonymique* dont je vous ai parlé l'année dernière,
- c'est d'autre part le « *Je* » en tant qu'il indique dans le discours lui-même, *la place de celui qui parle*.



Observez bien que dans ce schéma vous pouvez toucher d'une façon sensible à la fois ce qui lie et ce qui distingue la vérité parfaitement et immédiatement accessible à l'expérience linguistique, mais que l'expérience freudienne de l'analyse recoupe de la distinction au moins principielle qu'il y a entre :  
– ce « *Je* », qui n'est rien d'autre que *la place de celui qui parle* dans la chaîne du discours, qui n'a même pas besoin d'ailleurs d'être désigné par un « *Je* »,  
– et d'autre part *le message*, c'est-à-dire cette chose qui nécessite absolument au minimum l'appareil de ce schéma pour exister.

(...)

Ce qui suppose en outre tout ce mécanisme qui fait que, quoi que vous disiez, en y pensant ou en n'y pensant pas, quoi que vous formuliez, une fois que vous êtes entré dans *la roue du moulin à paroles*, votre discours en dit toujours plus que ce que *vous* n'en dites, et très évidemment en se fondant, par le seul fait qu'il est *parole*, sur l'existence quelque part de ce terme de référence qu'est le plan de *la vérité*, de *la vérité* en tant que distincte de la réalité, quelque chose qui fait entrer en jeu le surgissement possible de nouveaux sens introduits dans le monde, dans la réalité, y introduit littéralement, non pas les sens qui y sont, mais les sens qu'elle en fait surgir. »<sup>119</sup>

En outre, sa violence, qu'il retourne contre son propre corps, sa jouissance de l'apnée et sa propension à élaborer des scénarios fantasques qu'il livre comme véridiques sont ses symptômes. Or, comme vu précédemment, le symptôme est toujours l'indice (*Anzeichen*) et le substitut (*Ersatz*) de la limite intrinsèque au symbolique, il est voile sur le réel, il est masque de la vérité. Le symptôme est une vérité en réponse au réel insupportable d'une jouissance.

L'identification au tigre, l'animal féroce et indomptable, serait la solution que le sujet a inventée pour tenter de se défendre contre l'angoisse. Plus qu'une identification qui, si ce n'était que ça, serait réduite au registre imaginaire, le tigre prend en fait une valeur de représentation.

Pour autant, à la lumière de ce que Nicolas Guerin explique dans son ouvrage « *Logique et poétique de l'interprétation* »<sup>120</sup>, l'indicible, l'irreprésentable du réel entraîne le fait que l'interprétation analytique est à la fois dévoilement et re-voilement de la vérité.

Rappelons à cette occasion que la pratique psychanalytique n'a pour résultat que de border le réel... Quelque chose échappera toujours, il y aura toujours un reste ininterprétable, inattrapable.

---

<sup>119</sup> J. LACAN, *Séminaire V - Les formations de l'inconscient* (1957, 1958), Paris, Seuil, 1998, leçon du 6 novembre 1957

<sup>120</sup> N. GUERIN, *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique*, Paris, Erès, 2019

#### 4.1. Cas de mensonges psychotiques

Il est un cas d'imposteur qui témoigne remarquablement de la fonction compensatrice que revêt le mensonge : le cas de Philippe Berre, défini par le journal *Le Monde* comme « *L'escroc qui voulait aider les gens* ». Il est principalement connu pour s'être fait passer pendant près d'un mois pour un ingénieur chargé de coordonner des travaux de l'A28, à Saint-Marceau dans la Sarthe en 1997. Cet homme se présentant comme l'entrepreneur chargé de relancer le chantier abandonné est accueilli comme un messie par les habitants. Spontanément, les artisans locaux et les responsables de cette municipalité frappée par le chômage vont l'aider dans son entreprise fictive. Son personnage fait renaître l'espoir dans cette bourgade abandonnée. Peu à peu, le héros s'avère lui-même fasciné par l'envoûtement qu'exerce son mensonge et prend de l'assurance : il est devenu le personnage qu'il a créé. Alors qu'il a la possibilité d'empocher le butin accumulé après avoir dupé les habitants de la commune, il décide contre toute attente de rester. Bien que tout indique qu'il va être démasqué, Philippe Berre semble faire le choix de profiter de la consistance que lui procure son scénario plutôt que de tirer profit de l'argent escroqué. Ainsi décide-t-il d'utiliser l'argent liquide en sa possession pour achever le chantier et tenter de donner vie à cette imposture, suite à quoi il sera interpellé.

Les explications que Philippe Berre va donner au juge sur son absence de fuite tiennent en quelques mots : « *Ici, pour une fois, j'étais quelqu'un* », ce qui illustre parfaitement ce montage compensatoire, par l'imposture, uniquement destiné à donner une consistance au sujet. Le profit n'est pas la motivation de ces imposteurs.

De la même manière, le 4 mars 2010, Philippe Berre débarqua, au volant d'un 4x4 équipé d'un gyrophare, à Charron (Charente-Maritime) en se disant être un fonctionnaire du ministère de l'Agriculture. Muni de faux bons de réquisitions, il avait fait livrer des citernes d'essence, des pelles et des bungalows pour aider les sinistrés. Le maire de cette commune a dit de lui : « *Je suis désolé de le dire mais Philippe Berre a été très efficace* »<sup>121</sup>. Encore une fois, nulle intention de tromper ou de voler, mais simplement de revêtir le costume d'un Idéal imaginaire tenant pour image phallique à défaut de s'être constitué un Idéal du moi intériorisé. Ce cas met en lumière l'indication lacanienne concernant les « compensations

---

<sup>121</sup> Documentaire *Philippe Berre, un escroc de légende !* Canal Crime

<https://www.youtube.com/watch?v=t9kmJhaXMQk>

imaginaires » à la forclusion du Nom-du-Père faisant valoir qu'une identification imaginaire puisse suppléer une identification symbolique.

Le parcours de Jean-Claude Romand atteste de la capture phallique de son être au regard du désir parental. Il témoigne lui-même de la relation intime de son imposture avec le désir de l'Autre : « *Si j'en suis là, à vivre dans le mensonge, dans une représentation permanente, mais épuisante et mortifère, un rôle de fils prodige bien sous tous rapports, c'est de leur faute* »<sup>122</sup>, à propos de ses parents. Il est opportun de rappeler par ailleurs que la mère de Jean-Claude Romand était une femme fragile, dépressive et malade.

Mais avant d'aller plus loin sur l'analyse du cas Romand, il convient de décrire en quelques lignes cette incroyable histoire :

L'imposture de Jean-Claude Romand vis-à-vis de ses proches commence lors de ses études, dans le courant des années 1970. Après avoir quitté une classe de mathématiques supérieures sans l'avouer à son père, Jean-Claude s'inscrit en médecine, notamment pour se rapprocher de sa cousine par alliance, Florence, qui deviendra plus tard sa femme. Auprès de son père, il invoque des raisons de santé pour justifier ce changement de cursus.

Ne se présentant pas aux examens de fin de deuxième année de médecine, le jeune homme assure pourtant à sa famille qu'il les a réussis. De 1976 à 1986, il s'inscrit en deuxième année à la faculté de médecine de Lyon, tout en suivant les cours des années suivantes. **Ce virage dans l'imposture signe par là-même la carence phallique du sujet pour se prémunir du désir de l'Autre.**

Son imposture gagne ensuite en ampleur au milieu des années 1980. Le trentenaire a alors épousé Florence, avec qui il a eu deux enfants. Il assure à sa famille qu'il est devenu médecin-chercheur à l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), à Genève. La réalité est tout autre : Jean-Claude Romand passe ses journées à lire à la bibliothèque, à la cafétéria ou dans sa voiture, afin d'approfondir ses connaissances médicales. Il soutient financièrement sa famille en escroquant parents et amis, auxquels il propose de placer leurs économies en Suisse, pour mieux les faire fructifier.

Peu à peu, des proches de Jean-Claude Romand lui réclament leur argent. Dès 1988, le beau-père du trentenaire lui demande la restitution partielle d'une importante somme d'argent

---

<sup>122</sup> TOUTENU/SETTELEN, *L'affaire Romand : le narcissisme criminel*, Paris, L'Harmattan, 2003, p71-72

qu'il lui avait versée. Ce dernier meurt, en octobre de la même année, d'une chute dans les escaliers de son domicile, en Haute-Savoie, avec son gendre comme seul témoin.

Le 9 janvier 1993 au matin, Jean-Claude Romand tue sa femme Florence, alors âgée de 37 ans, dans leur maison à Prévessin-Moëns (Ain). Il la frappe avec un rouleau à pâtisserie pendant son sommeil. Selon ses dires, il demande ensuite à sa fille de 7 ans, Caroline, de s'allonger pour qu'il puisse prendre sa température. Il la tue d'un tir de carabine, et fait de même avec son fils de 5 ans, Antoine.

Jean-Claude Romand prend ensuite la route et se rend chez ses parents, à Clairvaux-les-Lacs (Jura), à environ 80 km de son domicile. Il déjeune avec eux, puis les attire à l'étage et les tue, l'un après l'autre, de plusieurs balles dans le dos. Plus tard, le meurtrier rejoint son ex-maîtresse à Paris. Elle aussi lui avait donné une importante somme d'argent. L'homme l'emmène en forêt de Fontainebleau, prétextant un dîner avec son prétendu ami Bernard Kouchner. Vers 23 heures, il arrête la voiture et asperge la jeune femme avec une bombe lacrymogène. Devant ses hurlements et supplications faisant notamment mention de ses enfants, il renonce finalement à la tuer.

L'assassin revient ensuite sur les lieux de ses premiers crimes, dans la maison familiale de Prévessin-Moëns. Dans la matinée du 11 janvier, il met le feu à son domicile. Jean-Claude Romand est retrouvé, inconscient mais vivant, par les pompiers.

Plusieurs éléments dans ce récit éclairent sur la structure psychotique du sujet :

- Ainsi, il convient de donner la mesure de la nécessité cruciale qu'a été pour ce sujet de coller à la place assignée par l'Autre et maintenir coûte que coûte son image.
- Il était sur le point d'être démasqué par ses proches car même si le psychotique se crée sa réalité, « le Réel surgit toujours ». Or, sans l'épinglage du Symbolique, quand l'Imaginaire ne réussit plus à tenir à distance le Réel, le sujet dérive. C'est bien au moment de ce délitement que Romand passe à l'acte meurtrier.
- En lien avec le registre Imaginaire, l'importance du regard des autres pour ce sujet qui s'est, toute sa vie, donné à voir, est confortée dans la manière dont Jean-Claude Romand a exterminé les membres de sa famille : par derrière... pour ne pas risquer de croiser leur regard, ce qui aurait compromis son action.

- La conséquence majeure de la forclusion du Nom-du-Père consiste en la non mise en fonction du Phallus symbolique, par quoi la signification advient. Ainsi, c'est à un véritable effondrement du sujet qu'assiste, médusée, l'assemblée du tribunal lors du procès quand, alors que face à l'évocation des meurtres de ses parents, de ses enfants, de sa femme, Jean-Claude Romand ne paraissait ressentir aucune émotion, le juge lui rappelle qu'il a abattu son chien (pour lequel l'accusé avait une tendresse particulière et qui donne l'association suivante : chien/amour). Cela renvoie, selon l'expression commune, au fait qu'il a « abattu comme des chiens » les membres de sa famille sur lesquels il est admis de penser qu'il portait la même tendresse que pour son chien. Sa réaction face à la remémoration de la tuerie du chien laisse à penser qu'il a pris l'expression au pied de la lettre, à la manière dont Thierry Lamote expose la propension du psychotique à investir le mot au détriment de la chose qui « *s'exprime dans le langage psychotique par sa tendance à traiter les mots comme des choses* »<sup>123</sup>

En outre, face à l'absence de la métaphore paternelle, le sujet se doit d'inventer une autre solution pour parvenir à entrer dans du lien social. C'est par le jeu d'une identification moïque, que Romand arrive à compenser le vide interne, le manque de repérage de la loi, et arrive à « s'orienter » dans sa vie. Romand semble s'être fixé dans son personnage. Toute identification ne s'équivaut pas et l'hypothèse selon laquelle il entre en médecine pour se rapprocher de sa cousine paraît tenable : « *Le branchement sur une image de l'autre qui reflète celle du sujet s'avère aussi nécessaire à l'imposteur qu'au fonctionnement «comme si». Toutefois, dans le premier cas, l'autre est passif, il n'est convoqué que pour confirmer un moi idéal exalté, dans le second, la dynamique semble venir de l'autre, sur les idéaux duquel le sujet se repère* »<sup>124</sup>. Contrairement, aux personnalités *comme si*, dont les identifications sont labiles, Romand se fixe sur un personnage qui lui servira d'Habitat; il s'installe dans le personnage qu'il a créé. L'étonnante facilité avec laquelle il peut reconstruire un récit quelques jours après sa sortie du coma est en miroir avec la faille intrinsèque qui l'anime intérieurement : « *Romand « épouse » la persona qu'il construit et l'adopte, littéralement, comme s'il pensait pouvoir s'en faire ainsi noyau, consistance de l'être - « personnalité vraie », diraient certains* »<sup>125</sup>

<sup>123</sup> T. LAMOTE, *La scientologie déchiffrée par la psychanalyse*, Presse Universitaire du Mirail, 2011, p142

<sup>124</sup> TOUTENU/SETTELEN, *L'affaire Romand : le narcissisme criminel*, Paris, L'Harmattan, 2003, p49

<sup>125</sup> L. KESSACI, « *Le « Romand » de l'imposture* », *L'imposture dans le siècle*, Cliniques méditerranéennes, 81-

Cette illustration permet d'affirmer que l'imposture du psychotique évite, au sujet, l'effondrement face au vide interne de sa structure et Maleval apporte un éclairage supplémentaire en affirmant : « *bien plus que la dépersonnalisation, ce sont les phénomènes de transitivisme, situés sur l'axe a-a', qui, chez beaucoup de psychotiques, s'avèrent au centre de la clinique des défaillances et des efforts de compensation du moi* »<sup>126</sup>

L'étude des suppléances à la forclusion du Nom-du-Père nécessite de repérer ce qui dans la modalité palliative permet la localisation de la jouissance. Autrement dit, il s'agit de cerner la modalité de traitement de la jouissance par laquelle le réel est appareillé aux registres imaginaire et symbolique. Le passage à l'acte de JC Romand est donc révélation du réel que ses mensonges avaient recouvert pendant près de 20 ans... Supprimer les siens revenait à supprimer leur regard dans lequel, démasqué, il n'existe plus.

Phyllis Greenacre qui a consacré un long travail sur l'imposture avait insisté sur le registre scopique. Selon elle, le personnage qu'il a inventé est devenu vrai et il ressent le besoin vital d'en trouver confirmation dans le regard d'autrui.

En guise de compréhension des observations et des conclusions de Phyllis Greenacre, l'on peut avancer que le sujet, face à la défaillance de l'Autre, s'en remet à l'invention de suppléances et, là où le symbolique est en défaut, substitue à ce défaut du symbolique des phénomènes du registre imaginaire.

Les mensonges psychotiques n'ont donc pas la même fonction que les mensonges névrotiques, ils ne dissimulent rien ni ne dévoilent quoi que ce soit. Ils ne servent qu'à boucher le trou de la forclusion...

Nicolas Bremaud explique : « *A la fois [le mensonge psychotique] fonctionnerait comme une forme de pseudo-lien social, préservant le contact avec l'autre, à la fois il maintiendrait cet autre, son semblable, à une distance suffisamment respectable pour que, de par son mensonge, l'être même du sujet psychotique ne soit pas atteint, ne soit pas menacé.* »<sup>127</sup>

---

2010, p42

<sup>126</sup> J.C. MALEVAL, « *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire* », Séminaire de la Découverte Freudienne, 18-19 janvier 2003, p39

<sup>127</sup> N. BREMAUD, *Mensonge et psychose : approche psychanalytique*, L'information psychiatrique N°88, 2012,

#### 4.3. Illustration par l'analyse du film *Frantz* de François Ozon (2016) :

Un film de François Ozon – *Frantz* (2016) illustre bien les processus décrits ci-dessus, à la fois dans le cadre d'une imposture, relevant du registre imaginaire autant chez le personnage qui habite cette imposture que dans les effets sur les autres personnages, à la fois le mensonge dans lequel le personnage d'Anna s'enfonce et qui la place perpétuellement dans une impasse. Ce film place le secret et le mensonge au coeur d'un drame mélancolique d'époque. En voici le récit :

Allemagne, 1919. Dans une ville silencieuse, une jeune femme vêtue de noir longe les rues étroites, tel un spectre. Elle s'appelle Anna. Passé une grand-place, puis une église, elle gravit un escalier de pierre, puis débouche dans un cimetière. Là, elle surprend un bel inconnu à l'air affligé, Adrien. Comme elle, la vie semble l'avoir déserté. Dès lors, leurs destins seront liés, puisque c'est sur la tombe du défunt fiancé d'Anna qu'est venu se recueillir Adrien. À peine a-t-il débuté que *Frantz*, ce récent long métrage de François Ozon, intrigue.

La raison de la présence d'Adrien (Pierre Niney) a tôt fait d'être révélée au spectateur : soldat français pendant la guerre qui vient tout juste de se terminer, il a tué un soldat allemand, *Frantz*, que devait épouser Anna (Paula Beer). Anna, qui prend Adrien pour un ami du défunt. Ce qu'Adrien, perturbé, ne dément pas.

Anna vit chez les parents de *Frantz*, qui ont perdu leur fils unique et la considèrent comme leur propre fille.

Pendant que ces derniers projettent le souvenir heureux du disparu sur le visiteur, Anna s'éprend de ce dernier. À moins que ce soit la mémoire de *Frantz*, qu'elle tente de préserver à travers Adrien ?

Il ne s'agit là que de la prémisse de *Frantz*, dont l'intérêt ne réside justement pas dans ses « révélations », qui n'en sont du reste guère, mais plutôt dans la manière dont se comportent les deux protagonistes à la lumière de celles-ci ; Anna surtout, puisqu'elle est l'héroïne à proprement parler.

Dès lors qu'Anna découvre la nature véritable du tourment d'Adrien, elle se heurte à un choix : dire la vérité aux parents et risquer de les anéantir davantage, ou préserver la mystification pour leur propre bien.

Comme d'habitude chez Ozon, le dispositif scénaristique, habilement construit, est riche en thèmes : deuil, libération, amour, patrie, culpabilité, humiliation, angoisses, pardon... Lui qui mise souvent sur la confusion du vrai et du faux avait amplement matière à exploiter dans cette adaptation d'une pièce de Maurice Rostand (1930).

Adrien, en prenant la place du fils disparu, devient le fils retrouvé. Il est le double de Frantz (qu'on aperçoit à peine sur quelques plans, fantôme qui hante tout le film et sa famille). Tout est construit en miroir. Cette symétrie est celle de deux soldats, l'un allemand (Frantz, prénom dérivé du prénom « François » qui signifie « de France »), l'autre français (Adrien). Semblables, ils le sont à maints égards, et d'abord du fait de cette guerre récemment achevée et au cours de laquelle (mais on ne l'apprend que très tard) le Français a tué l'Allemand lors d'un affrontement à deux, en partie isolé du front et au cours duquel il apparaît que, si l'un ne tire pas en premier, c'est l'autre qui va le faire.

Adrien lui n'a perdu ni un ami ni un proche, mais un alter ego, son autre dans le miroir, violoniste comme lui, selon la fiction qu'il invente et refile aussi bien à la fiancée qu'aux parents du défunt qui, eux, ne demandent qu'à s'illusionner en ce moment-là de leur deuil.

Si le personnage d'Adrien prend la place de son double dans le miroir (Frantz), par son imposture, toujours cachée par le personnage d'Anna engluée dans un mensonge sans fin, il devient l'objet de désir... Le semblant de l'objet perdu, c'est ainsi que les parents de Frantz finissent par l'aimer comme leur fils et qu'Anna, elle, qui n'a jamais fait le deuil de sa désillusion, en tombe éperdument amoureuse... Et c'est cette situation impossible qui la condamne à une vie en impasse : aimer l'assassin de son fiancé n'est pas dicible alors elle maintiendra le mensonge, aussi longtemps qu'elle le pourra pour ne pas perdre une deuxième fois son objet d'amour.

Un accès psychotique d'Adrien est illustré lors d'une scène où, Adrien se regardant dans le miroir, voit le reflet de Frantz. L'on saisit, à travers ce tableau, à quel point le registre imaginaire y est convoqué. Adrien est identifié par l'entourage d'Anna en tout point à Frantz... Cette situation impossible, cet impossible à être qui le saisit, lui fait perdre pied et son identité.

Avouer qu'Adrien est le meurtrier de Frantz, c'est perdre le double de Frantz. Les mensonges d'Anna sont la solution qu'elle s'est trouvée pour continuer de vivre dans son fantasme.

Et c'est bien cette place de fantôme, d'objet perdu, objet inattractable qu'occupe le personnage d'Adrien auprès d'Anna... Jamais elle ne saura concrétiser son amour pour lui. L'inconscient n'est vérifiable que par ses ratés, et dans ce film, chaque fois qu'Anna pense pouvoir faire sien Adrien (qui est, répétons-le, le double de Frantz), quelque chose rate.

Les personnages créent des liens, ils se reconstruisent peu à peu et pansent les plaies, mais le spectateur est face à la cruelle vérité : tout n'est que mensonge et illusion. Tout du moins, ce nouvel équilibre qui se construit et qui s'installe est le fruit de mensonges.

L'on retrouve dans ce film les différentes fonctions du mensonges exposées dans ce mémoire : les mensonges d'Anna visant la formation d'un compromis entre l'interdit de vivre son amour pour l'assassin de son fiancé et son désir pour lui ; l'imposture d'Adrien, au début du film, qui était le résultat de son identification à ce soldat allemand qu'il a été contraint de tuer. Cette confusion fût la solution que le personnage d'Adrien a su se construire comme pour « anéantir » l'insupportable de son acte assassin : s'effacer en tant que sujet pour faire revivre Frantz à travers lui.

## CONCLUSION GENERALE

Dès lors que le sujet entre dans le langage, lui manque la garantie de son être. Il se doit de la ré-établir à chaque fois. Il y a, donc, une disjonction entre ce que le sujet dit de lui, et ce qu'il est. C'est l'empreinte du langage (du symbolique) qui fait que l'être parlant est un menteur de structure. Le style hystérique, par exemple, se signale par la mise en scène et le goût de la fabulation. Le sentiment de culpabilité tenaille l'obsessionnel car il ne se croit jamais autorisé à occuper la fonction, et la place qu'il s'est faite. Cette logique de « l'auto-reproche » permanente fait de son existence une entreprise basée sur l'imposture et le mensonge. Le psychotique, par son délire, s'invente une autre filiation tandis que le pervers révèle son goût pour la tromperie par le fétiche, la manipulation et le clivage.

Chez le sujet névrosé, l'Œdipe est au cœur de la problématique de l'inconscient. Avec l'avènement du Surmoi, instance moralisatrice et interdiciatrice, des motions pulsionnelles inacceptables socialement seront repoussées au niveau inconscient. Freud a établi que c'est un conflit psychique qui est responsable de la névrose : conflit entre le Moi et les exigences de la pulsion sexuelle. Un Moi soumis aux pressions du Surmoi refoule alors les représentations pulsionnelles plutôt que les contrôler à défaut d'avoir pu les intégrer. Or, ces pulsions refoulées restent actives dans l'inconscient et cherchent à « refaire surface », à se frayer un chemin, c'est le *retour du refoulé* qui cause le symptôme névrotique. Ainsi, les symptômes névrotiques sont des formations de compromis entre les pulsions folles du Ça et l'interdit rigoureux porté par le Surmoi.

C'est ce complexe d'Œdipe qui alimente le foisonnement des constructions fantasmatiques inconscientes qui dirigent la vie du sujet.

Dans les symptômes de Pseudologia Phantastica, comme chez les hystériques et autres névrosés, il s'agit d'une formation de compromis. Le sujet énonce son fantasme comme si il était réel et ce qu'il convient de retenir dans ses formes de mensonge est que ces constructions imaginaires narrées révèlent toujours une réalité refoulée. La manière dont ces sujets mettent en scène leur réalité psychique permet d'avancer sur la question de vérité subjective du menteur.

Émerge donc l'idée que le mensonge, comme tel, relèverait essentiellement du registre de la névrose, et qu'il sert à quelque chose, qu'il a une fonction bien précise dans l'économie psychique de l'individu, celle d'un soulagement du sentiment de culpabilité, et celle d'une tentative d'explication d'éléments refoulés, de mise en mots d'un réel innommable, en un mot une tentative de boucher le manque lié à la castration. Cela suppose l'inscription du sujet dans la signification phallique, en tant que le Phallus est le signifiant du désir, c'est-à-dire qu'il est le signifiant qui vient à une place bien précise ce qui est une réponse (névrotique) au manque structural de la castration symbolique.

Dans les cas de psychoses, le mensonge prend une toute autre valeur, et notamment celle d'une fonction de suppléance, pour que l'ordre du monde que le sujet tente d'instaurer puisse se maintenir stable. Les menteurs psychotiques perçoivent que la faille subjective qu'ils pourraient être amenés à mettre à jour s'ils ne mentaient pas, pourrait se révéler particulièrement déstabilisante. Cette faille n'a pas à voir avec la castration symbolique du névrosé mais avec le trou de la *forclusion*, qui nécessite un certain habillage signifiant ou imaginaire (identifications imaginaires, fonctionnement « comme si », etc.). Alors que le mensonge névrotique, dans son fond, appelle une interprétation de la part de l'Autre, le mensonge psychotique n'attend pas cette interprétation puisque la certitude du savoir réside tout entier du côté du sujet. Le mensonge psychotique est comme déconnecté de la dimension signifiante.

Mensonge psychotique et mensonge névrotique n'ont donc pas la même structure ni la même fonction. Dans le cas de la névrose, le mensonge est couverture du réel innommable de la castration, construction signifiante *via* le mensonge pour boucher le réel du manque symbolique. C'est alors un sentiment inconscient de culpabilité, une intentionnalité, une question adressée à l'Autre pour que cet Autre vienne l'interpréter et lui révéler sa vérité. Sa valeur est éminemment phallique.

Lorsque l'on écoute un sujet dont le diagnostic n'est pas certain, et dont le mensonge semble l'être en revanche, le meilleur moyen d'opérer est sans nul doute « d'écouter » le sujet qui parle. C'est le discours du sujet, son rapport au monde, au signifiant qui seuls peuvent

orienter dans le diagnostic. À cet égard, Lacan avançait les propos suivants : « *la première réaction du psychiatre en présence d'un sujet qui commence à lui en raconter de toutes les couleurs, c'est d'éprouver du désagrément. Entendre un monsieur proférer des affirmations à la fois péremptoires et contraires à ce qu'on est habitué à retenir comme l'ordre normal de causalité, ça le dérange, et son premier souci dans l'interrogatoire est de faire rentrer les petites chevilles dans les petits trous (. . .). Ainsi que tout discours, un délire est à juger d'abord comme un champ de signification ayant organisé un certain signifiant, de sorte que les premières règles d'un bon interrogatoire et d'une bonne investigation des psychoses pourraient être de laisser parler le plus longtemps possible. Après, on se fait une idée* »<sup>128</sup>. Lorsque le clinicien repère le mensonge, il n'y a aucun sens, aucun intérêt à le signifier au sujet, bien au contraire. Le lui faire avouer risquerait, précisément – si l'on n'a pas reconnu en lui la psychose – de le faire décompenser. Le mensonge psychotique, précisément, serait une manière de parler sans prendre la parole, sans y être en tant que sujet, une solution qui permettrait au sujet de contrer l'intrusion de l'Autre.

D'où la nécessité de prendre le temps de repérer, au cas par cas, « à quoi sert » le mensonge pour tel sujet, quelle en est sa fonction.

L'analyste se doit d'écouter la parole énoncée, toujours porteuse de vérité. Pour autant, la vérité n'est pas unique mais singulière. Elle n'est jamais un absolu mais toujours à construire. Elle n'aboutit jamais à une conclusion définitive. Elle pousse sans cesse le sujet à la recherche par un acte d'intervention.

Le mensonge est alors l'indice d'une part ingouvernable de l'être, il est une formation de compromis entre le réel et l'aliénation du sujet au langage. En ce sens, le sujet est irréductible aux déterminismes qui le façonnent mais il n'en est pas le produit, il en est la réponse éthique en acte. Le mensonge serait donc la solution éthique que le sujet s'est construit pour face face au « *trou de l'être* » et pouvoir tenir dans le monde.

---

<sup>128</sup> J. LACAN, *Séminaire III – Les psychoses (1955-1956)*, Paris, Le Seuil, 1981



## BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN J.L., *How to do thing with words* (1962), Cambridge, Harvard University Press, 1975
- BONNANT M., *Psychopathologie de l'imposture* (2006), Lille, ANRT, 2006
- BREMAUD N, *Mensonge et psychose : approche psychanalytique*, L'information psychiatrique N°88, 2012
- CAVELL S, *Passionate and performative utterance*, In *Philosophy the day after tomorrow*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2005
- DE SAUSSURE F., *Cours de linguistique générale* (1906-1911), Paris, Payot, 1975
- DERRIDA J., *Histoire du mensonge. Prolégomènes*, Cahiers de l'Herne, 1995
- DEUTSCH H., *Sur le mensonge pathologique (Pseudologia Phantastica)*, Conférence prononcée le 30 mars 1921 ; in *Les introuvables : cas cliniques et autoanalyse* (1918- 1930), Paris, Le Seuil, 2000
- DUPRE E., *La mythomanie* (1905), In *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Paris, Payot, 1925
- FENICHEL O, « *The economics of pseudologia phantastica* » (1939), In *The collected papers of Otto Fenichel : second series*, New York, WW Norton & Compagny, 1954
- FREUD S., *L'interprétation des rêves* (1899), Paris, Seuil, 2010
- FREUD S, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), Paris, Gallimard, 1988
- FREUD S, *Deux mensonges d'enfants* (1913)
- FREUD S, *Quelques types de caractères dégagés par la psychanalyse* (1915-196), chapitre « *Ceux qui échouent devant le succès* », Les classiques des sciences sociales, version numérique
- FREUD S, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010
- FREUD S, « *La négation* » (1925), In *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985
- GREENACRE P., *Les imposteurs*, In *L'identification. L'autre, c'est moi*, Paris, Tchou, 1978
- GRIMBERT P, *Un secret*, Paris, Grasset, Le livre de poche, 2006

GUERIN N, *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique*, Paris, Erès, 2019

GUERIN N/LETELLIER I, « *Le point aveugle de la répétition. Une rencontre marquée entre Lacan et Merleau-Ponty* », *L'évolution psychiatrique* n°77, 2012

KESSACI L., « *Le « Romand » de l'imposture* », *L'imposture dans le siècle*, Cliniques méditerranéennes, 81-2010

KIERKEGAARD S., *La dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse*, In *Œuvres Complètes*

LEVI P, *Si c'est un homme* (1947), Paris, Julliard, 1987

LACAN J., « *Exposé général de nos travaux scientifiques* » (1933), In *De la psychose paranoïaque, œuvres complètes*

LACAN J., *Écrits*, Paris, Seuil, 1966

LACAN J., « *Le stade du miroir dans la formation du Je* », In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966

LACAN J., « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* », In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966

LACAN J., « *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien* », In *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966

LACAN J., « *Le symbolique, l'imaginaire et le réel* », Bulletin interne de l'Association Française de Psychanalyse, 1953

LACAN J., *Séminaire I – Les écrits techniques de Freud* (1953-1954), Paris, Seuil, 1975

LACAN J, *Séminaire II - Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954–55), Seuil, Paris, 1978

LACAN J, *Séminaire III – Les psychoses* (1955-1956), Paris, Le Seuil, 1981

LACAN J., *Séminaire IV – La relation d'objet* (1956-1957), Paris, Seuil, 1994

LACAN J, *Séminaire V - Les formations de l'inconscient* (1957, 1958), Paris, Seuil, 1998

LACAN J., *Séminaire VI – Le désir et son interprétation* (1958-1959), Paris, Association lacanienne, 2007

LACAN J., *Séminaire VIII – Le Transfert* (1960-1961), Paris, Seuil, 2001

LACAN J., *Séminaire IX – L'identification* (1961-1962), Paris, Association lacanienne, 2007

Paris, Association lacanienne, 2007

- LACAN J., *Séminaire X – L'Angoisse* (1962-1963), Paris, Seuil, 2004
- LACAN J., *Séminaire XI – Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1963-1964), Paris, Le seuil, 1973
- LACAN J., *Séminaire XVII – L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Paris, Le seuil, 1991
- LACAN J., *Séminaire XX – Encore !* (1972-1973), Paris, Seuil, 1975
- LACAN J., *Autres écrits*, Paris, Le seuil, 2001
- LACAN J., *Séminaire XXIII – Le Sinthome* (1975-1976), Paris, Seuil, 2005
- LACAN J., *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, Staferla
- LACAN J., « *Vers un signifiant nouveau* », *Ornicar ?*, N° 16-17, Lyse, 1979
- LACAN J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011
- 
- LAMOTE T., *La scientologie déchiffrée par la psychanalyse*, Presse Universitaire du Mirail, 2011
- LAPLANCHE/PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Quadrige, 1967
- MALEVAL J.C., « *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire* », Séminaire de la Découverte Freudienne, 18-19 janvier 2003
- 
- MILLER J.A., *Le vrai, le faux et le reste*, Paris, La cause freudienne, 1994
- MILLER J.A., *Le séminaire de Barcelone sur Die Wege des Symptombildung*, In *Le symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998
- MILLER J.A., *Orientation Lacanienne III, 8 Illuminations profanes – Cours no 1 du 9/11/2005*
- 
- SAURET M.J., « *Célibataire de la vérité* », In *Le vrai, le faux et le reste*, Paris, La cause freudienne, 1994
- SIBONI J., « *Le désir est la métonymie du manque à être* », Colloque « *Angoisse et désir* » du Centre de Recherche en Psychanalyse et Ecritures du 15 septembre 2006
- SUTTER J.M., *Le mensonge chez l'enfant*, Paris, PUF, 1956
- TOUTENU/SETTELEN, *L'affaire Romand : le narcissisme criminel*, Paris, L'Harmattan, 2003
- WALLON H., *Les origines du caractère de l'enfant* (1949), Paris, PUF Quadrige, 1993

WITTGENSTEIN L, *L'intérieur et l'extérieur, Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie*, tome II, Mauvezin, T.E.R., 2000

**Sources internet :**

Fonds Emile Benveniste de la BNF, consultable sur Internet :

<http://www.unil.ch/fra/fr/home/menuguid/linguistique-francaise.html>

CASTEL P.-H., Entretien. Autour du «Cas Paramord », 2018

<https://www.nonfiction.fr/article-8504-entretien-autour-du-cas-paramord-avec-pierre-henri-castel.htm>

**Documentaires :**

Documentaire *Philippe Berre, un escroc de légende !* Canal Crime

<https://www.youtube.com/watch?v=t9kmJhaXMQk>

Documentaire *Faites entrer l'accusé : Jean-Claude Romand*, Production 17juinMédia

**Filmographie :**

X. Giannoli, Film *A l'origine*, 2009

F. Ozon, Film *Frantz*, 2016